INTERVIEWS



30 ANS - BOULEVARDS

AOÛT 2026

30 ANS BOULEVARDS

INTERVIEW DE
JUDITH AREGGER

Comment avez-vous connu Boulevards ?
J'étais traductrice en 2015 chez Procore et j'avais également entrepris des études de traduction. Comme j'avais dépassé l'âge donnant droit aux bourses, je cherchais un moyen de financer mes études. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Fabian, qui était coordinateur du bus Boulevards. Il m'a proposé un poste à 10 %, car de nombreuses travailleuses du sexe hongroises commençaient à fréquenter le bus. Au sein d'Aspasie, il y avait déjà une personne qui parlait hongrois, mais elle ne travaillait pas la nuit. À cette époque, Aspasie et le bus Boulevards étaient encore deux actions distinctes.

J'ai accepté ce poste à temps partiel pour financer mes études, mais aussi parce que je pensais pouvoir être utile. Fabian connaissait mon expérience dans le travail du sexe et c'est aussi pour cela qu'il m'avait engagée.
Au début, le contact avec les travailleuses du sexe hongroises n'a pas été simple. Je ne leur ai pas tout de suite dit que j'avais moi-même été travailleuse du sexe. Finalement, c'est une collègue, Yamada, qui en était très fière et qui l'a annoncé. Cela a facilité les échanges et instauré un climat de confiance.

À l'époque, le bus était plus petit. L'espace était beaucoup plus convivial, presque comme un petit salon où les personnes pouvaient réellement se retrouver.
Il y avait encore beaucoup de travailleuses du sexe originaires d'Amérique latine. Elles sont progressivement parties, notamment parce qu'il y avait moins de clients et que la présence des réseaux nuisait à leur activité. Les clients avaient peur de venir au Boulevard, intimidés par la présence de certains hommes.
À cette époque, il s'agissait principalement d'un réseau hongrois, une forme de traite à caractère presque familial. Plus tard est arrivé le réseau roumain, avec des proxénètes beaucoup plus visibles et affirmés.

Les proxénètes hongrois, eux, étaient très discrets. On ne les voyait pratiquement jamais. Ils venaient probablement après la fermeture du bus. Ils n'avaient pas besoin d'être présents en permanence : les liens familiaux suffisaient à maintenir les femmes sous leur emprise.

Les Hongroises étaient très jeunes. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'elles étaient mineures, mais elles étaient vraiment très jeunes.
Dans la rue, il existait aussi des tensions entre communautés. C'est presque toujours la dernière communauté arrivée qui est accusée de casser les prix ou de proposer des prestations jugées problématiques. Nous ne prenions pas parti. Nous rappelions simplement qu'il n'y avait pas de places attribuées au boulevard Helvétique.

Je me souviens du sit-in organisé par des proxénètes roumains devant le bus. Quatre jeunes hommes se sont assis juste devant nous pour nous montrer qu'ils n'étaient pas contents de notre travail d'information auprès des travailleuses du sexe, notamment concernant leurs droits.
Nous avons eu peur. Ils étaient à peine plus âgés que les très jeunes femmes qu'ils contrôlaient, une vingtaine d'années tout au plus. Ils ne nous ont pas agressées physiquement, mais leur présence était clairement intimidante.
Nous avons appelé la police. C'était vers 2018. Elle a mis du temps à arriver et, lorsqu'elle est intervenue, les hommes étaient déjà partis. Je ne sais pas s'il y a eu une enquête ou des suites.
Quand je suis arrivée au bus Boulevards, la question de la traite des êtres humains était déjà très présente. Il y avait de moins en moins de femmes totalement indépendantes, en plus des problématiques de dépendance aux substances.
J'ai aussi rencontré des femmes extrêmement libres, qui revendiquaient pleinement leur autonomie. Certaines arrivaient toujours cinq minutes avant la fermeture du bus, systématiquement.

Il y avait également des femmes qui choisissaient de travailler très tard dans la nuit, entre trois et cinq heures du matin, notamment pour éviter les contrôles de police. À un moment, plusieurs travailleuses du sexe nous ont dit que nous fermions trop tôt. Nous avons alors commencé à laisser des sachets de préservatifs sous le bus afin qu'elles puissent venir s'approvisionner après notre départ.

Que représente le bus Boulevards pour toi ?
Pour moi, c'est une structure essentielle et indispensable, qui le restera toujours.
Dans ce secteur, il n'y a pas de toilettes à proximité. Le bus Boulevards est un endroit où elles peuvent souffler, recevoir un soutien psychologique, parler, échanger, discuter de sujets légers ou plus graves, et surtout être traitées comme des êtres humains à part entière.

Travailler au Boulevard est extrêmement difficile. Le quotidien des travailleuses du sexe est très dur. Monter dans une voiture implique toujours une montée d'adrénaline, même après des années de métier. Il y a aussi toute cette attente dans la rue, debout, parfois pendant des heures, sans même un banc pour s'asseoir. Le bus répond à des besoins très concrets — toilettes, préservatifs, matériel de prévention — mais aussi à des besoins profondément humains : être accueillie, écoutée et reconnue.

J'ai aussi trouvé intéressant de constater que beaucoup de Genevoises ignoraient totalement l'existence du bus Boulevards, alors que, par hasard, les hommes, eux, semblaient très bien savoir où il se trouvait.
Je me souviens d’une année où nous avions réalisé des photos avec les TdS pour le rapport d’activité de Boulevards. Nous avions choisi de photographier des détails : leurs mains, leurs bottes, leurs baskets… sans montrer les visages.

Quand le rapport d'activité est sorti et qu'elles ont découvert les photos, elles étaient tellement fières ! C'était très émouvant de voir leur joie. Elles se reconnaissaient dans ces images et avaient le sentiment de faire encore davantage partie de Boulevards.
Enfin, le travail au bus crée des liens très forts entre collègues. Passer autant d'heures ensemble, de nuit, forge une relation particulière.
Travailler au Boulevard demande une grande confiance envers son binôme. On n'est que deux, au milieu de la nuit, et le travail de nuit obéit à des règles bien différentes de celles du travail de jour.

30 ANS BOULEVARDS

Comment êtes-vous arrivée dans le projet Boulevards ?
Je venais tout juste de sortir de l'IES. J'avais 26 ans et, à cette époque-là, tout semblait possible professionnellement. En 1995, je tombe sur une annonce dans le journal : un projet interinstitutionnel entre Aspasie et le Groupe Sida Genève cherchait une équipe pour créer une activité de prévention de nuit destinée aux femmes toxicodépendantes qui se prostituaient sur le boulevard Helvétique.
Le projet n'existait pas encore. Tout était à construire. Le bus venait d'être récupéré des TPG et il fallait l'aménager, inventer le fonctionnement, partir de zéro. C'est ça qui m'a attirée : participer à quelque chose de totalement nouveau, de novateur.
Autour de moi, tout le monde me disait que j'étais folle. D'abord parce que le travail se faisait la nuit, ensuite parce qu'il touchait à la prostitution et à la toxicodépendance. Mais malgré les réactions, quelque chose résonnait profondément en moi.

Pourquoi ce projet vous touchait-il autant ?
J'avais déjà été confrontée à la toxicodépendance dans mon entourage. Deux voisines de paliers, des sœurs, consommaient et j'avais souvent dû appeler les secours. Elles sont finalement décédées, les deux, d'une overdose. J'avais aussi lu Moi, Christianne F., droguée, prostituée, un livre qui m'avait énormément marquée.
À l'école, un camarade de classe avait une mère qui se prostituait. Tout cela soulevait beaucoup de questions chez moi. Alors, malgré les peurs et les jugements, je me suis plongée dans ce projet. Avant même l'ouverture du bus, nous avons suivi beaucoup de formations. À l'époque, la réduction des risques était encore très novatrice. Christophe, qui travaillait au Groupe Sida Genève, avait développé tout un travail de terrain à travers un bus itinérant de prévention du VIH destiné aux personnes toxicodépendantes, le BIPS.
Nous étions en pleine épidémie du sida. Tout cela donnait énormément de sens à notre travail.
L'équipe était composée de trois travailleurs sociaux – David, Fatima et moi – ainsi que de deux coordinateurs : Christophe Mani pour le Groupe Sida Genève et Mireille Rodeville pour Aspasie.
On devait apprendre énormément de choses. Ce n'était pas toujours simple, parce qu'on jonglait constamment entre deux institutions, deux cultures de travail. Parfois, on terminait notre nuit à 2h du matin et on enchaînait directement avec un colloque, le lendemain à 9h. C'était intense.

À quoi ressemblait le travail au bus Boulevards ?
Il faisait terriblement froid. Le bus était un ancien TPG et le froid passait partout, le bus n'était pas isolé. Mais malgré ça, les travailleuses du sexe sont venues très vite. Le bus était la seule lumière sur le boulevard et offrait un peu de chaleur.
À l'intérieur, on parlait de travail du sexe sans tabou et de consommation de drogues. Les femmes venaient échanger leurs seringues, prendre des préservatifs, boire un café, parler. À cette époque, il y avait surtout de l'héroïne, très peu de cocaïne.
Nous collaborions aussi beaucoup avec d'autres structures, comme la consultation de la Rue Verte pour la distribution de méthadone. On parlait énormément des traitements contre le VIH.
Ce travail m'a profondément marquée. Même si nous faisions du bas seuil, on assistait à une véritable dégradation physique et psychique chez certaines personnes. Les femmes nous montraient parfois leurs abcès. Plusieurs fois, j'ai failli m'évanouir.

Avez-vous vécu des moments difficiles ?
Oui, beaucoup. Je me souviens d'un soir particulièrement angoissant : j'étais enceinte, ma collègue remplaçante aussi, et une bénéficiaire a complètement perdu pied. Nous avons dû nous barricader dans le bus.
Il y avait aussi la fatigue. Certaines nuits, personne ne venait pendant des heures et nous luttions contre le sommeil. Il fallait aller chercher l'eau à une fontaine pour les toilettes du bus. Les conditions étaient précaires.
Et puis il y avait les décès. J'ai connu énormément de femmes qui sont mortes. Parfois, on croyait qu'une personne était décédée, puis on la revoyait quelques semaines plus tard, et c'était un immense soulagement.

Quels souvenirs gardez-vous malgré tout ?
Les discussions. Les conversations dans le bus étaient incroyables. Très intimes, très profondes. On refaisait le monde au cœur de la nuit.
Je garde aussi un souvenir très fort de la visite de Ruth Dreifuss. Sa simplicité, sa proximité avec les femmes… Elle était profondément humble et respectueuse. C'était un moment très touchant.
Et malgré la dureté du terrain, il y avait aussi énormément de rires. Parfois, selon les situations, on riait aux éclats. Cela nous faisait un bien fou.
Je me souviens aussi d'une femme trans que l'on surnommait « l'Aigle noir ». Elle allait très mal, toujours habillée en noir, souvent seule dans les escaliers. Certaines figures restent gravées.

Comment cette expérience a-t-elle évolué pour vous ?
J'ai travaillé cinq ans sur ce projet. Ensuite, le partenariat entre Aspasie et Première Ligne a évolué, et chacun a dû choisir son institution de rattachement. Christophe m'avait proposé de rejoindre Première Ligne, mais j'ai préféré Aspasie.
J'ai continué quelque temps à 50 %, mais avec mes enfants et les nuits, la fatigue devenait énorme. Je me suis alors davantage impliquée dans le travail de jour à Aspasie, notamment avec Johanna, qui était (Marianne était déjà là et était aussi travailleuse sociale) travailleuse sociale du volet soutien et accompagnement.

Avec le recul, que retenez-vous de cette expérience ?
Je suis très fière d'avoir participé à la naissance de ce projet. Nous avons contribué à créer un accueil inconditionnel, un espace où les personnes pouvaient se déposer, parler, se reposer, exister sans jugement.
C'était un travail passionnant, dur, parfois violent, souvent épuisant. Mais profondément humain.

30 ANS BOULEVARDS

Comment êtes-vous arrivée à Aspasie et au projet Boulevards ?
En 1995, j'avais postulé à deux endroits en même temps : à la prison et chez Aspasie. J'avais décidé de prendre le premier poste qui se présenterait. La prison avait répondu avant, mais après 11 ans, en novembre 2004, j'ai repostulé à Aspasie et été engagée comme infirmière à 50 %.
À l'époque, il n'y avait pas vraiment de cahier des charges pour le poste infirmier. On m'avait dit : « Tu feras deux ou trois nuits à Boulevards et le reste à Aspasie. » Sauf qu'en réalité, deux ou trois nuits représentaient déjà pratiquement le 50 %.
C'était aussi une transition intéressante avec mon travail en prison, parce que j'y avais déjà beaucoup travaillé avec des usagers et usagères de drogues. J'ai retrouvé cette réalité à Boulevards.

Comment décririez-vous le public rencontré à cette période ?
Je me souviens surtout de femmes consommatrices de drogues. Dans mon souvenir, les travailleuses du sexe qui ne consommaient pas étaient rares. Et lorsqu'il n'y avait pas de consommation, elles avaient souvent des troubles psychiatriques importants.
Il y avait aussi des soirées très calmes, parfois sans personne. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, le travail ne ressemblait pas tellement à de la prévention classique.

Que voulez-vous dire par là ?
On n'était pas encore dans des démarches de prévention structurées, avec du temps pour parler santé sexuelle ou dépistage. D'ailleurs, l'idée de faire des dépistages dans le bus ne faisait même pas sens à cette époque.
Le travail consistait surtout à gérer des situations très complexes : des comportements problématiques, de l'agitation, de la vulnérabilité extrême. Il fallait être constamment attentif, très concentré et très calme, notamment autour de l'échange de seringues. Les personnes pouvaient être très impatientes, très tendues.
Parfois, parler de préservatifs à certaines personnes dans leur état paraissait presque absurde. Je me souviens m'être souvent demandé : « Mais qu'est-ce que je fais ici ? » J'avais l'impression d'être davantage dans la gestion de crise permanente que dans la prévention.

Comment viviez-vous ce rythme entre le travail de nuit et le travail de jour ?
C'était compliqué. À un moment donné, j'ai demandé à Aspasie de choisir : soit le travail de nuit, soit le travail de jour. J'étais trop peu présente en journée pour vraiment comprendre ce qui se passait dans l'association, et avoir une continuité et une vue d'ensemble.

Ensuite, le projet APM (prévention dans les salons-bars et cabarets) est apparu. Marianne avait créé le projet Femmes aux pieds nus et souhaitait passer la main pour la gestion de ce projet. Quand j'ai repris ce poste j'ai progressivement quitté Boulevards.

Avez-vous vu évoluer la réalité du terrain au fil des années ?
Oui, énormément. Au début, il y avait encore beaucoup de femmes consommatrices qui venaient au bus. Puis, progressivement, elles ont disparu. On se demandait souvent : « Mais où sont ces femmes ? »
Plusieurs choses avaient changé : peut-être les échanges de service avaient-ils lieu davantage en appartement et moins dans la rue ?
À un moment, Aspasie a repris entièrement le projet Boulevards. Et là, les travailleuses du sexe sont revenues davantage, tandis que les consommatrices de drogues étaient beaucoup moins présentes.
Il y avait de moins en moins d'échanges de seringues, mais le boulevard Helvétique restait un lieu important de prostitution.

Quels souvenirs vous ont particulièrement marquée ?
Le froid, déjà. Il faisait vraiment très, très froid dans le bus.
Je me souviens aussi d'une travailleuse du sexe dont un client était décédé pendant l'acte, après avoir consommé de la cocaïne. Elle nous en avait parlé pendant des mois, car elle était traumatisée. On entendait parfois des histoires extrêmement dures.
Et puis il fallait toujours être en alerte. Avec les usagers de drogues, tout pouvait devenir imprévisible très vite. Il fallait être constamment « au taquet ».

Quel lien gardez-vous avec cette expérience aujourd'hui ?
Le lien entre la prison et Aspasie a été très fort dans mon parcours, parce que je connaissais déjà bien les problématiques liées aux addictions. À cette époque-là, j'étais même plus familière avec le travail auprès des usagers de drogues qu'avec celui auprès des travailleuses du sexe.
Mais avec le temps, la population à laquelle je me suis sentie la plus attachée, ce sont les travailleuses du sexe. C'est avec elles que je me suis sentie le plus proche et à l'aise humainement.
Le Boulevard, c'était un lieu très particulier : rude, imprévisible, parfois épuisant, mais profondément révélateur de la vulnérabilité humaine.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous connu le Boulevard et qu'est-ce qui vous a amenée à y travailler ?
J'ai commencé à travailler au boulevard Helvétique il y a plusieurs années et cette expérience a marqué un véritable tournant dans mon parcours de vie. J'avais alors 24 ans. Cela a été une expérience extraordinaire, même si elle a parfois été confrontante pour un début de carrière. J'y ai découvert un univers que je connaissais peu, mais qui m'a énormément appris, tant sur le plan professionnel que personnel.
Pouvez-vous nous raconter comment vous êtes arrivée à Boulevards et vos premiers souvenirs ?
Je garde un souvenir très particulier du bus. Pour moi, il représentait une sorte de refuge, un espace protecteur au milieu du terrain. En tant que remplaçante, je n'avais pas les clés du bus. Comme j'arrivais souvent un peu en avance, cela me donnait l'occasion d'observer le travail qui se faisait à Boulevards, les interactions avec les personnes rencontrées et la dynamique de l'équipe.

Le bus était un lieu d'accueil simple mais précieux. Nous ne disposions pas toujours d'un espace permettant des échanges totalement confidentiels, mais cela ne semblait pas constituer un obstacle majeur. L'essentiel résidait dans la qualité du lien créé, dans l'écoute et dans la confiance qui pouvaient s'installer malgré les contraintes du terrain.
Avec le recul, je me rends compte que ce cadre mobile et atypique favorisait souvent des rencontres authentiques et permettait d'aller vers des personnes qui n'auraient peut-être jamais franchi la porte d'une institution plus classique.

Comment avez-vous vécu votre première arrivée à Boulevards ?
Qu'avez-vous pensé du bus ?
Mon arrivée a représenté un véritable défi. J'ai été frappée par la réalité du terrain et par les situations auxquelles les personnes étaient confrontées. C'était parfois difficile et impressionnant. Je me souviens que, lors des premières tournées, j'observais beaucoup. J'essayais de comprendre le fonctionnement du travail de proximité et la manière d'entrer en contact avec les personnes rencontrées sur le terrain.

Si vous deviez évoquer un souvenir particulièrement marquant à Boulevards, lequel choisiriez-vous ?
J'ai deux souvenirs qui me reviennent particulièrement lorsque je repense à mon travail au boulevard Helvétique. Le premier est lié à ma première grossesse, que j'ai vécue alors que je travaillais à Boulevards. À cette période, j'ai rencontré une travailleuse du sexe qui était elle aussi enceinte. Cette situation m'a beaucoup touchée. En tant que future mère, je me suis retrouvée face à une femme vivant une réalité très différente de la mienne, tout en partageant la même expérience de la grossesse.

Cette rencontre m'a permis de mieux mesurer la diversité des parcours de vie et des défis auxquels certaines femmes sont confrontées. Elle a renforcé chez moi l'importance d'aborder chaque personne avec respect, sans jugement, en tenant compte de son histoire et de sa réalité.
Un autre souvenir qui me revient concerne une femme qui m'avait expliqué qu'après certains rapports, elle versait du whisky sur ses parties génitales pour les désinfecter. C'était une pratique qu'elle considérait comme protectrice, alors qu'en réalité cela lui provoquait des brûlures.
Je me souviens avoir été très interpellée par ce récit. Il m'a fait réfléchir aux stratégies que certaines personnes mettent en place pour prendre soin d'elles-mêmes, parfois avec des informations limitées ou un accès restreint aux soins. Cela m'a permis de mieux comprendre certaines des difficultés auxquelles elles pouvaient être confrontées au quotidien. Et puis, paradoxalement, je me souviens aussi d'un fou rire qui a suivi. Je ne saurais plus dire exactement pourquoi, mais je crois qu'à certains moments, l'humour permet de prendre un peu de recul face à des situations complexes. C'est aussi une manière de préserver une forme de légèreté et d'humanité dans un travail qui confronte parfois à des réalités difficiles.

Un dernier mot ?
Malgré les évolutions politiques et les débats qui peuvent exister autour de ces questions, je pense qu'il est important de rappeler que ces projets ont déjà démontré leur utilité. Leur pertinence n'est plus à prouver. Ils constituent avant tout des projets de santé publique essentiels. À mes yeux, il ne s'agit pas d'un sujet qui devrait être remis en question à chaque changement de contexte politique. Ces dispositifs ont permis d'améliorer l'accès à la prévention, aux soins et à l'information pour des populations souvent éloignées des structures traditionnelles de santé. Il ne faudrait pas revenir en arrière.
Nous avons connu des périodes où les personnes prostituées avaient un accès beaucoup plus limité aux soins et à la prévention, avec des conséquences importantes tant pour leur santé que pour la santé publique en général. L'expérience a montré que l'accompagnement, la réduction des risques et le travail de proximité sont des approches efficaces.C'est pourquoi il me paraît essentiel de continuer à soutenir et à développer ce type d'actions, qui répondent à des besoins réels et contribuent à la protection de l'ensemble de la population.

30 ANS BOULEVARDS

¿Cómo describiría el bus Boulevards y a las personas que trabajan allí?
Las personas que trabajan en el bus Boulevards son muy agradables. En 2015, cuando llegué, el bus era mucho más pequeño, antiguo y modesto. Desde entonces ha tenido una buena evolución, claramente para mejor. El bus ha cambiado, pero las personas han seguido siendo igual de simpáticas y bienintencionadas.

¿Cómo ha vivido su actividad en el trabajo sexual en aquella época y actualmente?
En 2015, el trabajo sexual era muy rentable. Se podía ganar mucho dinero, a veces como mínimo 5.000 francos a la semana. Gracias a ello pude ayudar a mi familia y salir de muchas deudas. En aquella época, en un mes se podía ganar una cantidad importante.
La clientela no ha cambiado tanto: siempre había personas activas y pasivas, como ahora. Pero actualmente el trabajo es mucho más difícil. Hay días en los que no se gana nada.

¿Cuáles son sus recuerdos más importantes del Boulevards?
Mis mejores recuerdos son las fiestas organizadas en el Boulevards: los aniversarios que celebrábamos juntas, las tartas que nos ofrecían y las fiestas de Navidad. Eran momentos muy cálidos e importantes.
También tengo recuerdos difíciles. Una vez, durante un servicio, un cliente tenía un hacha. Logré quitársela. Otra vez, una persona tenía un arma de fuego y reaccioné rápidamente para quitársela y lanzarla lejos.
Estas situaciones muestran que pueden aparecer objetos peligrosos en este contexto. Para trabajar en el Boulevards hace falta mucha agilidad mental y psicología.
Tengo muy bonitos recuerdos del Boulevards, a pesar de las tormentas.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous connu Boulevards ?
J'ai découvert Boulevards grâce à Yamada. C'est elle qui me disait souvent de passer faire un tour de temps en temps et qui m'a encouragé à rejoindre l'association. Je ne l'oublierai jamais et je lui serai toujours reconnaissant pour cette opportunité.

Quel est votre meilleur souvenir de Boulevards ?
J'ai énormément de bons souvenirs à Boulevards. L'un des plus marquants remonte à mes débuts. Au départ, j'étais un peu gêné, car je me demandais comment les filles réagiraient à la présence d'un homme à qui elles pourraient confier leurs problèmes et leur intimité. Finalement, je me suis très vite senti à l'aise. Elles ont été formidables avec moi et nous avons rapidement créé une relation de confiance.

Que pensez-vous de l'association Boulevards ?
Pour moi, l'association Boulevards joue un rôle essentiel. Elle permet de créer un lien de confiance avec les travailleuses et travailleurs du sexe et de construire une véritable alliance avec notre équipe. C'est aussi grâce à ces échanges que nous recueillons de nombreuses informations qui nous permettent d'améliorer notre travail sur le terrain. Et tout cela est possible grâce à notre formidable bus Boulevards !

30 ANS BOULEVARDS

Des rencontres qui marquent une vie

J'ai commencé à Aspasie en 1996. C'était l'année de la création de Boulevards et de Femmes aux pieds nus. J'étais chargée d'implanter ce deuxième projet à Genève que nous avons appelé Aspasie Prévention Migrantes (APM). À cette époque, je suivais Boulevards d'un peu plus loin, car j'étais complètement absorbée par la mise en place de ce nouveau projet destiné aux femmes migrantes. Mais nous étions en contact étroit avec Mireille Rodeville et nous échangions beaucoup sur ce qui se passait sur le terrain, sur les différents projets, leur évolution et les difficultés rencontrées.

Quelques années après l'ouverture de Boulevards, j'ai commencé à faire des remplacements dans le bus. Toute l'équipe sociale d'Aspasie participait alors ponctuellement aux permanences. D'abord pour remplacer des collègues, puis aussi pour nous impliquer directement dans ce travail de terrain, une ou deux fois par mois. Au début, nous n'étions que quatre personnes à Aspasie.
Je commençais alors à engager des médiatrices pour APM. Certaines étaient travailleuses du sexe, d'autres non. Elles n'avaient qu'un faible pourcentage de temps de travail (10%) et ne participaient pas aux activités de Boulevards. Le terrain APM était vaste : salons, cabarets, bars, rue... pouvoir accéder dans les lieux, construire la confiance était très laborieux.

Lorsque Mireille Rodeville, qui coordonnait à la fois Aspasie et Boulevards, est partie, Marie-Jo Glardon a repris la coordination d'Aspasie. Nous avons engagé une infirmière française, Marie-Claire Gruffy, pour la coordination de Boulevards. Lorsqu'elle a quitté le poste, on m'a proposé de reprendre la coordination de Boulevards avec Jean-Luc. J'ai accepté, tout en conservant la coordination d'APM.
J'ai cependant posé deux conditions. La première était de pouvoir intégrer des médiatrices culturelles à Boulevards, car la population fréquentant le boulevard Helvétique avait considérablement évolué. En 1996, le public était principalement composé de consommatrices d'héroïne. Les échanges de seringues et les problématiques de dépendance occupaient une place centrale. L'équipe était composé de travailleur-euse-s sociaux et infirmières. Mais progressivement, notamment après les accords bilatéraux de 2002, la population a changé et les personnes migrantes sont devenues de plus en plus nombreuses.
Pour moi, il était indispensable que des médiatrices culturelles participent à l'accueil de nuit. Ma deuxième exigence était d'obtenir un petit bus mobile, car le travail du sexe se développait de plus en plus dans différents quartiers et il devenait nécessaire de pouvoir se déplacer.

Pour le petit bus, il a fallu du temps, des discussions et des demandes de financement, mais nous avons obtenu les fonds nécessaires avec l'aide de la Loterie Romande.
L'intégration des médiatrices a été beaucoup plus difficile. Cela a donné lieu à de véritables batailles, car l'équipe de Première Ligne n'était pas du tout favorable à leur présence sur le terrain. Pour moi, c'était pourtant une évidence : certaines médiatrices étaient formées aux réalités du travail du sexe, maîtrisaient les différentes langues et codes culturels des femmes migrantes, leur présence constituait une réelle plus-value.
L'équipe de Première Ligne était opposée à cette évolution, mais Marie-Jo m'a beaucoup soutenue. Il a fallu du temps pour faire évoluer les positions. À un moment donné, Aspasie avait même indiqué qu'elle se retirerait du projet si cette intégration n'était pas acceptée. Finalement, nous avons réussi à faire entrer les médiatrices dans l'équipe de Boulevards.

Une fois le petit bus obtenu, nous avons commencé à explorer différents lieux : la gare, Plainpalais, Champel et d'autres endroits encore. Les résultats étaient mitigés. Nous avons alors décidé de nous orienter vers les Pâquis. Avant de nous installer durablement à la Place des Alpes, nous avons beaucoup circulé afin de nous faire connaître.

Très rapidement, nous avons été débordées. Plus de cinquante femmes fréquentaient régulièrement le petit bus à la place des Alpes.
L'équipe s'est alors progressivement diversifiée. J'ai également proposé que nous fassions davantage de travail à pied sur le boulevard Helvétique et les environs, notamment le square de la rue Le-Fort, passage Burlamachi et autour de l'église Russe. Nous fermions parfois le bus en annonçant notre retour quinze minutes plus tard afin d'aller à la rencontre des personnes sur leur lieu de travail.
Dans les premières années, le quartier était très animé. Il y avait de nombreuses personnes dépendantes, parfois en grande détresse, qui criaient dans la rue (pour insulter un client ou d'autres TdS). La violence verbale était fréquente. Certains habitants aisés du quartier, dont une personne influente liée à une fondation qui nous soutenait financièrement, ont demandé aux autorités de faire fermer le bus. Heureusement, nous avons réussi à dialoguer avec eux et à trouver un accord. Quand je regarde Boulevards aujourd'hui, je constate que les zones autorisées pour le travail du sexe sont beaucoup plus restreintes qu'autrefois. Les bus ont énormément évolué. Je trouve remarquable le travail réalisé pour adapter les bus, des le début on avait prévu des espaces confidentiels. Les deux véhicules sont aujourd'hui toujours très bien conçus.

J'ai passé de nombreuses nuits à Boulevards. Au début, cela a été difficile pour moi. Dans les années 2000, lorsque nous assurions régulièrement des permanences, il était parfois très dur de voir l'état de certaines femmes. Chaque fois que je revenais, je m'étonnais que certaines soient encore en vie. Leur souffrance était immense, même si elle s'exprimait souvent sous forme de colère ou de révolte.

J'ai énormément appris à leur contact. Ce qui m'a particulièrement marquée chez certaines femmes dépendantes, c'est que beaucoup avaient été rejetées ou mises à la porte de leur foyer très jeunes. Certaines avaient commencé la prostitution uniquement pour pouvoir financer leur consommation.
Nous faisions beaucoup de supervisions d'équipe pour partager ces expériences et gérer l'impact émotionnel de ces situations. Je me souviens notamment de F., une travailleuse du sexe qui m'avait profondément touchée. Un soir, elle est venue au bus pour nous dire au revoir parce qu'elle avait décidé de se suicider. Nous avons appris deux ans plus tard qu'elle était toujours vivante, mais nous ne l'avons jamais revue. Notre travail était un travail de bas seuil : nous ne pouvions pas la suivre ni l'empêcher d'agir. C'était extrêmement difficile.
Je me souviens aussi des deux Nathalia, « la blonde » et « la brune », deux femmes particulièrement attachantes très abîmées par les drogues. L'une d'elles avait du être amputé d'un doigt nécrosé.

Il y a tellement d'histoires qui m'ont marqué.
Une femme de plus de 70 ans qui travaillait encore sur le boulevard Helvétique. Elle fumait énormément mais n'était pas toxicomane. Son activité lui permettait simplement d'acheter ses cigarettes.

On passait des heures à échanger avec Claudette, Carla et d'autres. Egalement avec un monsieur suisse qui habitait un village vaudois où il était carrossier. Il avait soudé une cabine sur un pickup, peint en rose, installé un gros lit à l'intérieur, de belles décorations très cosy et une sono. En tant que travesti charmant il travaillait dans ce nid douillet et mobile.
Je pense aussi à N., une Suissesse alémanique que j'avais connue dans le bus Lysistrada à Olten. Elle ne montait jamais dans le bus Boulevards. Son compagnon restait toujours à proximité dans sa voiture pour la protéger, elle refusait de le présenter comme souteneur.
Un jour, elle est tombée enceinte. Elle ignorait qui était le père, probablement un client. Elle a continué à travailler pendant toute sa grossesse, sans suivi médical. Elle travaillait encore jusqu'au huitième mois. Lorsque l'accouchement a approché, j'ai réussi à l'accompagner à un rendez-vous avec une sage-femme que je connaissais. Sa situation administrative était très compliquée car elle avait perdu ses papiers. D'origine italienne mais née en Suisse . Elle vivait dans un camping, également après la naissance de son bébé. J'allais lui rendre visite d'abord à Satigny puis à Hermance. Finalement elle est partie. Je ne l'ai plus jamais revue, elle m'avait dit qu'elle retournerait chez sa mère.

Ce sont des histoires de vie extrêmement fortes. Surtout dans le grand bus on avait souvent le temps de discuter avec les usagères et usagers et également avec nos collègues. Pour moi il était plus dur de faire face aux problématiques des toxicodépendances que celles de la prostitution. J'avais le sentiment que : « La drogue, c'est la mort. Le sexe, c'est la vie. ». Ces rencontres profondément touchantes à Boulevards m'ont marquée pour toujours.

30 ANS BOULEVARDS

J'ai découvert Boulevards lorsque j'ai commencé à faire des remplacements. À cette époque, Angela m'a beaucoup appris sur le fonctionnement du bus et m'a permis de mieux comprendre le travail réalisé sur le terrain.

Le souvenir qui me vient immédiatement à l'esprit est le jour où j'ai rencontré Luna. Elle m'a accueillie comme si je faisais déjà partie de l'équipe et m'a tout de suite mise à l'aise. C'est un moment qui m'a marquée.

Pour moi, l'association Boulevards est indispensable. Je travaille souvent les mercredis aux Alpes et, avec le temps, j'ai appris à connaître presque toutes les travailleuses et tous les travailleurs du sexe. Comme ce sont souvent les mêmes personnes qui viennent, des liens se créent naturellement. Aujourd'hui, je m'y sens à l'aise et j'ai le sentiment de retrouver chaque mercredi des personnes que je connais depuis longtemps.

Je pense qu'il est essentiel que cette association continue d'exister, car elle répond à un véritable besoin. Au-delà des prestations proposées, elle offre aux travailleuses et travailleurs du sexe un espace où ils peuvent échanger avec des personnes extérieures à leur environnement professionnel. Cet espace est, selon moi, plus chaleureux et plus familial qu'un bureau, ce qui permet souvent de mieux comprendre leurs besoins, leurs ressentis et leurs réalités.

30 ANS BOULEVARDS

Pouvez-vous vous présenter et nous expliquer votre lien avec Boulevards ?
Je suis travailleuse du sexe indépendante depuis de nombreuses années. Au fil de mon parcours, j'ai eu l'opportunité de participer à onze reprises au travail de terrain réalisé à bord du grand bus Boulevards en tant que collègue remplaçante.
Cette expérience m'a permis de découvrir le projet de l'intérieur, de travailler avec plusieurs membres de l'équipe et d'observer de près la manière dont le travail est effectué sur le terrain. Cela m'a également donné l'occasion de mieux connaître les collègues et de comprendre l'engagement qui anime leur action quotidienne.
Comme je connais moi-même très bien les réalités du travail du sexe, ses difficultés, ses contraintes, mais aussi les besoins des personnes qui l'exercent, je pense être particulièrement bien placée pour mesurer la qualité du travail réalisé par Aspasie et par les bus Boulevards.

Quel regard portez-vous sur le travail effectué par le bus Boulevards ?
Mon regard est extrêmement positif. Je peux affirmer avec sincérité que les personnes qui font appel aux services de Boulevards sont accompagnées avec beaucoup de professionnalisme, d'attention et de compétence.
J'ai été impressionnée par la qualité du travail réalisé. Qu'il s'agisse de la prévention, des dépistages réguliers, de la distribution de matériel de protection ou encore du soutien moral et psychologique, tout est mis en œuvre avec sérieux et bienveillance.
Ce qui m'a particulièrement frappée, c'est que chaque personne est accueillie avec respect, quelle que soit sa situation. Il n'y a pas de jugement. Les collègues prennent le temps d'écouter et d'accompagner les personnes là où elles en sont.
Comment les travailleuses et travailleurs du sexe perçoivent-ils le bus selon vous ?
Pendant les périodes où j'ai travaillé dans le bus, j'ai observé que les personnes venaient volontiers à notre rencontre. Elles montaient naturellement dans le véhicule, engageaient facilement la conversation et semblaient se sentir en confiance.
Peu importe avec quelle ou quel collègue je travaillais, cette confiance était toujours présente. Je pense que cela reflète l'approche de l'équipe : une approche profondément humaine, respectueuse et empathique.
Les personnes sentent qu'elles sont accueillies sans jugement. Elles savent qu'elles peuvent parler librement de leurs préoccupations ou simplement venir faire une pause. Cette qualité relationnelle est précieuse et, à mes yeux, elle explique largement le succès et la longévité du projet.

Vous avez travaillé dans plusieurs pays. Avez-vous déjà rencontré un dispositif similaire ?

Honnêtement, non.

J'ai eu l'occasion de travailler dans différents pays et dans différents contextes, mais je n'ai jamais observé quelque chose de comparable. Cette qualité d'accueil, cette proximité avec les personnes et cette capacité à créer un climat de confiance sont vraiment exceptionnelles.

Je pense que c'est quelque chose dont Genève peut être fière. Boulevards représente bien plus qu'un simple dispositif de prévention ou de soutien social.

Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans l'action de Boulevards ?

Je suis particulièrement touchée par les gestes simples qui font une immense différence dans la vie des personnes.

Lors des froides soirées d'hiver, permettre à quelqu'un de monter dans le bus pour se réchauffer, boire une boisson chaude et échanger quelques mots bienveillants peut sembler anodin. Pourtant, cela représente énormément pour celles et ceux qui passent des heures dehors.

Ce sont des gestes profondément humains. Ils rappellent aux personnes qu'elles comptent, qu'elles sont vues et qu'elles méritent considération et respect.

Vous dites souvent que Boulevards est plus qu'un service. Que voulez-vous dire par là ?

J'ai le sentiment qu'Aspasie a réussi à créer quelque chose qui dépasse largement l'aide pratique ou administrative.

J'ai l'impression qu'ils ont créé une véritable communauté.

Une communauté dans laquelle les personnes sont accueillies telles qu'elles sont. Un espace où l'on se sent respecté, compris et accepté. Un lieu où l'on peut parler librement sans craindre d'être jugé.

Cette dimension est particulièrement importante dans le travail du sexe, qui est souvent une activité très solitaire.

Pouvez-vous nous parler de ce sentiment de solitude ?

C'est quelque chose que beaucoup de personnes ne soupçonnent pas.

Même lorsque l'on rencontre beaucoup de monde dans son activité, le travail du sexe peut être extrêmement solitaire. Pendant longtemps, je me suis sentie à l'écart de la société. J'avais parfois l'impression d'être différente, de ne pas vraiment appartenir à un groupe ou à une communauté.

30 ANS BOULEVARDS

J'ai effectué ma première immersion à Boulevards avant d'être engagée chez Aspasie en 2024. Cette première expérience a été marquante. J'ai alors réalisé que j'avais passé près de sept ans de ma vie dans le quartier, notamment lorsque j'étudiais à l'École des Beaux-Arts, sans jamais vraiment percevoir la présence des travailleuses du sexe ni comprendre la réalité de ce qui se jouait dans cet espace. J'ai été frappée par le décalage entre ce qui était visible et tout ce qui restait invisible aux yeux des passants.

Mon regard sur Boulevards est encore en construction. Comme je fais aujourd'hui partie de l'équipe qui y travaille, je porte à la fois un regard historique sur ce projet, à travers tout ce qu'il représente et ce qu'il a apporté depuis trente ans, mais également un regard actuel, plus critique parfois, nourri par la pratique quotidienne du terrain. Cette réflexion s'inscrit dans une volonté de faire évoluer le projet tout en restant fidèle à ses valeurs.

Parmi les souvenirs qui me viennent spontanément à l'esprit, il y a les fêtes de Noël et la première soirée karaoké organisée avec les personnes fréquentant le bus Boulevards. Ces évènements créaient des espaces suspendus, hors du temps, où les rapports habituels semblaient s'effacer au profit du partage, de la spontanéité et de la convivialité.

J'y ai découvert des espaces que l'on pourrait qualifier de « safe spaces », où chacune pouvait être présente telle qu'elle était, sans jugement. Ces moments de fête permettaient aussi de renforcer les liens, de créer du collectif et de vivre des instants de joie souvent rares dans des parcours parfois marqués par la précarité ou l'isolement.

Je suis particulièrement touchée par la question de la sororité qui traverse le travail de Boulevards. Il existe une véritable énergie collective dans ce qui y est proposé. J'y vois une volonté forte de favoriser la participation des personnes concernées, de construire avec elles plutôt que pour elles, et de développer un travail social fondé sur l'écoute, la confiance et le pouvoir d'agir des personnes accompagnées.

C'est cette effervescence, cette capacité à créer du lien et à faire émerger des espaces de solidarité qui me touche particulièrement dans le travail mené par Boulevards aujourd'hui.

30 ANS BOULEVARDS

Pouvez-vous nous raconter comment vous avez commencé à travailler à Boulevards ?
J'ai commencé à travailler à l'association Boulevards en 2016. En discutant avec ma voisine, Caroline Gomez, de mes origines, elle s'est rendu compte qu'une offre d'emploi était ouverte pour une personne parlant roumain. Elle m'a transmis l'annonce et j'ai postulé. Je me souviens qu'en janvier 2016, lors de mes premières nuits de travail, le responsable du projet Boulevards, Fabien Chapot, a souhaité, je pense, me tester en me mettant directement sur le planning le mardi et le jeudi de la même semaine, en binôme avec lui, pour voir si je vais arriver à tenir le rythme de deux nuits par semaine.
Au début, les travailleuses du sexe d'origine roumaine ne m'ont pas tout de suite acceptée. Peut-être à cause de mon accent moldave, ou parce que je n'étais pas encore très à l'aise, notamment pour servir le café et distribuer les préservatifs.
Au cours de mes huit années à Boulevards, j'ai énormément appris : sur le travail du sexe, sur les relations entre les travailleuses, ainsi que sur la relation professionnelle avec elles. Cela a été une expérience très riche.

Quel regard portez-vous sur le travail réalisé par les bus Boulevards ?
Le travail des professionnel-le-s du bus Boulevards est indispensable. Offrir du temps d'écoute, de l'empathie et un accueil sans jugement est essentiel pour les travailleuses du sexe du boulevard Helvétique.

Y a-t-il un souvenir particulier de vos années à Boulevards que vous aimeriez partager ?
J'ai plusieurs souvenirs, bons et plus difficiles, liés à mon travail au bus Boulevards. Mais un souvenir qui m'a particulièrement marquée est celui des soirées raclette.
Je me souviens d'une femme qui adorait la raclette et en redemandait encore et encore. Ce moment m'a beaucoup touchée, car je me disais qu'elle n'avait probablement pas mangé de la journée. En même temps, elle disait avec enthousiasme qu'elle adorait les plats traditionnels suisses. Cela m'a fait réfléchir à la fois au plaisir qu'elle exprimait et aux difficultés financières qui l'empêchaient peut-être de manger correctement.

Quelles évolutions avez-vous observées au bus Boulevards au fil des années où vous y avez travaillé ?
Il y a eu beaucoup d'évolutions. Lorsque j'ai commencé, le bus était très peu isolé et peu équipé. Aujourd'hui, il offre de bien meilleures conditions, avec notamment la climatisation et des toilettes. Pouvoir offrir aux travailleuses du sexe un accueil chaleureux et une boisson chaude, des biscuits, un accès à des toilettes, mais surtout les considérer comme des êtres humains et leur offrir de la dignité, représente une évolution essentielle.

30 ANS BOULEVARDS

Quand avez-vous commencé à travailler à Boulevards et comment êtes vous arrivée à y travailler ? Comment étaient les bus ?
J'ai connu le boulevard Helvétique grâce à Marianne, de Fleur de Pavé, en 2005. À cette époque, je travaillais déjà dans un bus de proximité à Lausanne. Marianne venait parfois nous rendre visite et, comme je vivais à Genève, elle m'a parlé du travail qui se faisait à Boulevards. Elle m'a proposé de rejoindre l'équipe et j'ai accepté.
À ce moment-là, il y avait une bonne collaboration avec le Quai 9 et d'autres projets de terrain. J'ai commencé à travailler à Boulevards sans imaginer que j'y resterais plus de vingt ans. Avec le temps, ce lieu est devenu une partie importante de ma vie.
Je me suis sentie à l'aise dès le début. Je connaissais déjà le travail de rue, les projets bas seuil et certaines réalités du travail du sexe. J'aimais beaucoup l'ambiance du boulevard Helvétique et la manière dont nous travaillions. C'était un travail proche des personnes, basé sur l'écoute, le respect et la confiance.

Le bus occupait une place très importante. Ce n'était pas seulement un véhicule, c'était un lieu d'accueil. Les travailleuses du sexe pouvaient y venir pour discuter, se renseigner, prendre du matériel de prévention ou simplement faire une pause. Le bus offrait un espace rassurant au milieu du travail de rue.
Travailler au bus Boulevards avec mes collègues reste l'un de mes plus beaux souvenirs. Nous formions une équipe très soudée. Nous passions beaucoup de temps à écouter, à discuter et à accompagner les personnes que nous rencontrions. Mais nous riions aussi beaucoup ensemble. Il y avait une belle énergie dans l'équipe. Que ce soit pendant les froides soirées d'hiver ou les nuits d'été, nous partagions des moments très forts.
Le fait d'être moi-même une travailleuse du sexe trans m'a aidée à comprendre certaines réalités vécues par les personnes que nous rencontrions. Cela créait parfois un lien particulier et facilitait les échanges. Je pouvais comprendre certaines situations de manière très concrète.
Ce qui m'a le plus marquée, c'est la diversité des personnes rencontrées. Dès mes débuts, j'ai fait la connaissance de femmes venant de nombreux pays différents. Chacune avait son histoire, sa culture, sa langue et sa façon de travailler. J'aimais beaucoup ces rencontres. J'adorais discuter avec elles, apprendre de leurs expériences et découvrir d'autres façons de voir le monde.
Après plus de vingt ans passés à Boulevards, je garde surtout le souvenir d'un lieu rempli d'humanité. J'y ai rencontré des personnes extraordinaires, appris énormément de choses et vécu de très beaux moments. Pour moi, Boulevards a été bien plus qu'un travail : c'était une aventure humaine unique.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous connu le petit bus de la Place des Alpes ?
J'ai découvert le petit bus un peu par hasard. À cette époque, en 2004, je faisais une courte expérience de travail de rue aux Pâquis et j'étais sur le point d'arrêter le travail du sexe. Le soir, j'allais souvent au petit bus. Très vite, j'ai trouvé que c'était un endroit important. J'ai toujours soutenu les projets d'Aspasie. Quand j'ai découvert les bus Boulevards et leur façon de travailler, cela m'a beaucoup touchée. J'ai eu envie de m'engager à mon tour. Quelques années plus tard, je suis devenue bénévole à Aspasie, où je me suis investie pendant quinze ans. Pour moi, ce qu'ils faisaient était vraiment utile. Leurs actions répondaient à des besoins concrets et apportaient une aide précieuse aux personnes qui en avaient besoin.

Qu'est-ce qui vous a le plus marquée au petit bus ?
Ce qui m'a le plus marquée, c'était l'accueil. Les personnes qui travaillaient dans le bus accueillaient tout le monde avec gentillesse et sans jugement. C'était quelque chose de rare. On pouvait venir comme on était, sans devoir expliquer qui on était ou pourquoi on était là. Je me souviens surtout des sourires. Cela peut paraître simple, mais recevoir un sourire sincère faisait beaucoup de bien. Aux Pâquis, surtout la nuit, on ne recevait pas souvent ce genre d'attention gratuite. Au petit bus, on nous accueillait toujours avec le sourire, avec un café ou une boisson chaude, et avec du temps pour discuter si on en avait envie. J'aimais aussi le fait que personne ne se sentait supérieur aux autres. Les discussions étaient simples et naturelles. On parlait d'égal à égal. On se sentait respectées. Je me souviens également que des personnes consommatrices fréquentaient le bus. Là aussi, il n'y avait pas de tabou ni de jugement. Chacun pouvait venir et être accueilli avec respect. Je n'ai pas souvent retrouvé cette façon de faire dans d'autres associations.

Que représentait le petit bus pour vous ?
Le petit bus était un lieu où l'on pouvait faire une pause. On pouvait y trouver de l'écoute, de la chaleur humaine et du matériel de prévention distribué gratuitement, y compris pour les personnes consommatrices. Au début, j'y allais parce que je m'y sentais bien. Ensuite, le bus passait une fois par semaine, le mercredi, et j'attendais ce moment avec impatience. J'arrivais dès l'ouverture pour boire un café, discuter un peu et passer un moment agréable avant de rentrer chez moi. Je n'avais pas forcément un problème à régler ou un besoin particulier. Pourtant, ces visites me faisaient beaucoup de bien.

C’était un moment simple, mais important. Je savais que j’allais être bien accueillie et que je pouvais parler librement si j’en avais envie. Pour moi, le petit bus représentait avant tout un lieu de respect, d’écoute et de bienveillance. L’expérience que j’y ai vécue m’a donné envie de m’engager auprès d’Aspasie. Après avoir bénéficié de cet accueil et de cette humanité, il était important pour moi de pouvoir, à mon tour, apporter quelque chose aux autres. C’est ce qui m’a conduite à devenir bénévole pendant quinze ans à Aspasie.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous découvert le projet Boulevards ?
J'ai commencé à travailler au Groupe Sida Genève en 1993 au sein du BIPS (Bus Itinérant Prévention Sida), la première structure de réduction des risques liés à l'usage de drogues à Genève depuis 1991. Après avoir participé à la mise en place de la première salle de consommation, coordonné cette structure de 2003 à 2010, puis dirigé l'association Première ligne de 2010 à 2018, j'ai effectué quelques permanences au premier bus Boulevards au début des années 2000. À cette époque, les collaborateurs de Quai 9 assuraient également des permanences au bus Boulevards. Dès le milieu des années 2000, un travail de concertation avec l'État a été engagé pour pérenniser le dispositif et permettre au premier bus Boulevards de devenir progressivement une association autonome.

Quel rôle jouait le bus Boulevards ?
Le bus Boulevards avait comme premier objectif de répondre aux besoins des femmes usagères de drogues qui pouvaient, ponctuellement ou de manière plus régulière, recourir à la prostitution. Il offrait un accueil de nuit chaleureux, éclairé et sécurisant dans un secteur alors particulièrement désert la nuit, où de nombreuses femmes travaillaient dans des conditions marquées par la violence et l'insécurité. Le bus leur permettait de faire une pause, de se reposer, d'échanger et de reprendre leur activité dans de meilleures conditions. La prévention sexuelle était importante tout comme la distribution de seringues stériles. Sa pertinence ne se mesurait pas au nombre de passages, mais à la qualité de la présence offerte, aux liens créés et au sentiment de sécurité qu'il procurait.

Comment le public des bus Boulevards a-t-il évolué au fil du temps ?
Le lien avec les femmes usagères de drogues n'était pas facile à construire, celles-ci restant plutôt méfiantes. Elles venaient pour prendre du matériel d'injection, voire un café mais restaient relativement peu de temps. Progressivement, Boulevards a accueilli de plus en plus de femmes exerçant le travail du sexe de manière relativement professionnelle et moins de femmes usagères de drogues par voie intraveineuse. Cette évolution a contribué à la séparation institutionnelle avec Première ligne (association automne du Groupe sida Genève créée en 2004) et à la création de Boulevards comme entité autonome en 2005.

30 ANS BOULEVARDS

Pouvez-vous nous raconter comment vous avez découvert le milieu du travail du sexe et ce qui vous a amenée à Aspasie ?
J'ai suivi ma formation en service social à ce qui s'appelait alors l'IES. Pendant cette période, j'ai rencontré Odile Duchêne. Nous suivions ensemble la formation en cours d'emploi et j'ignorais totalement qu'elle exerçait le travail du sexe.
Au bout de trois mois nous avons appris son décès. Ce fut un événement très marquant pour toute notre volée. Nous étions profondément touchés et c'est à l'occasion de son enterrement que j'ai rencontré Madeleine Secrétan.
Odile était proche de Madeleine, épouse du pasteur Secrétan et également assistante sociale bénévole autour des années 40/60 dans les milieux de la prostitution à Lausanne et Genève. Cette rencontre a été décisive pour la suite de mon parcours. J'ai réalisé mon travail de mémoire sur cette femme. Grâce à elle, j'ai découvert les réalités de la prostitution à Genève et le travail mené par Aspasie.

Quelques mois plus tard, Aspasie recherchait une personne pour remplacer Josie Gay. J'ai postulé et j'ai obtenu le poste. C'était en 1990.

Comment étaient vos débuts à Aspasie ?
J'ai progressivement découvert le quartier des Pâquis, son histoire, ses réalités sociales et les différentes formes de prostitution qui y existaient.
À cette époque, nous étions deux permanentes travailleuses sociales, Joanna Pioro et moi et une secrétaire, Isabelle Lauper. Plus tard, Marianne Schweizer est arrivée dans l'équipe.
C'était une période particulièrement riche et créative. Aspasie développait de nombreux projets avec les travailleuses du sexe et les acteurs du quartier.
Nous avons notamment continué à faire paraître le magazine Mot de Passe, organisé des soirées cabaret et développé de nombreuses initiatives culturelles et communautaires. Je garde aussi un souvenir particulier du projet Transit, en partenariat avec Dialogai, consacré aux questions de transidentité, ce qui était très novateur pour l'époque.
Nous expérimentions beaucoup et nous avions l'impression de construire quelque chose avec les personnes concernées.

Comment est née l'idée du projet Boulevards ?
Petit à petit, nous avons commencé à entendre parler d'un phénomène nouveau.
Des travailleuses du sexe des Pâquis nous rapportaient qu'une autre forme de prostitution se développait à Genève. Elles parlaient de jeunes femmes qui ne se considéraient pas comme prostituées, mais qui pratiquaient une prostitution occasionnelle.
Les informations revenaient souvent et situaient principalement cette activité autour du boulevard Helvétique.
Nous avons alors commencé à nous intéresser à cette réalité.

Pourquoi le boulevard Helvétique était-il devenu un lieu particulier ?
Historiquement, le boulevard Helvétique était associé à une prostitution parfois qualifiée de prostitution de luxe. Il existait un lien avec les secteurs tout proches des Glacis-de-Rive, des Rues-Basses, de la Vieille-Ville et une clientèle plus bourgeoise.
Avec les années, cette population avait progressivement disparu du secteur. Les femmes qui avaient davantage de ressources avaient quitté les lieux et les personnes qui restaient étaient souvent les plus fragilisées.
Le boulevard Helvétique était devenu un territoire marqué par la précarité. Nous observions la présence de jeunes femmes confrontées à des difficultés importantes, souvent liées à la consommation de produits psychoactifs et à des situations sociales complexes.

Quelles différences observiez-vous entre les femmes des Pâquis et celles du Boulevard ?
Les profils étaient très différents.
Aux Pâquis, beaucoup de travailleuses du sexe participaient à des démarches collectives, revendiquaient leurs droits et avaient développé une identité professionnelle forte.
Les jeunes femmes présentes sur le boulevard Helvétique ne se reconnaissaient généralement pas du tout dans cette réalité. Beaucoup ne se considéraient pas comme prostituées. Leur objectif principal était souvent de gagner rapidement de l'argent pour financer leur consommation.
Nous avions l'impression d'être face à une nouvelle forme de précarité. Nous connaissions relativement bien les enjeux liés à la prostitution, mais nous étions beaucoup moins outillés concernant les questions de consommation de drogue, de dépendance et d'exclusion sociale qui étaient très présentes dans ce groupe.

Comment avez-vous décidé d'intervenir ?
Nous avons rapidement compris que nous ne pouvions pas répondre seules à cette réalité. Nous avons donc pris contact avec le Groupe Sida Genève, qui développait déjà des actions très pointues dans le domaine de la réduction des risques et de la consommation de drogues et l'idée d'un partenariat s'est imposée.
Je représentais Aspasie tandis que Christophe Mani représentait le Groupe Sida Genève. Ensemble, nous avons construit ce qui allait devenir le projet Boulevards.

Comment le projet s'est-il concrètement construit ?
Nous avons constitué un groupe de pilotage réunissant les deux associations. Ce groupe était constitué de membres des deux comités de gestion qui s'étaient portés volontaires. À l'époque, cette manière de fonctionner était relativement originale. Il ne s'agissait pas de créer une nouvelle structure, mais de réunir des compétences complémentaires autour d'un même projet.
Le groupe de pilotage a pris en charge toutes les étapes : la réflexion sur les objectifs, la recherche de financements, l'acquisition d'un véhicule, son aménagement et la création du dispositif.
Nous avons également déposé plusieurs demandes de subventions. Le contexte nous était favorable car la situation des jeunes femmes toxicodépendantes impliquées dans la prostitution devenait une préoccupation croissante pour les autorités.
Nos demandes ont été très bien accueillies et nous avons obtenu les soutiens nécessaires.

Comment avez-vous trouvé le premier bus ?
C'est une belle histoire.
Nous avions envoyé notre projet à différentes entreprises. La société de transports Dani Rolle nous a alors offert un ancien bus scolaire dont elle n'avait plus l'utilité. Le véhicule ne répondait plus aux normes exigées pour le transport d'enfants, mais était parfait pour notre projet.
Ensuite, la Loterie Romande nous a accordé un financement pour son aménagement.
C'est ainsi qu'est né le fameux bus bleu, devenu emblématique du Boulevards.
Vous souvenez-vous de la première permanence du bus ?
Après avoir recruté et formé l'équipe, nous avons effectué notre première soirée de présence sur le terrain en février 1996.
Cette première soirée, je l'ai réalisée avec Caroline Gomez qui venait d'être engagée à Aspasie.

30 ANS BOULEVARDS

Pouvez-vous vous présenter et nous raconter votre parcours dans le travail du sexe ?
Je m'appelle Piti, j'ai une cinquantaine d'années et je suis travailleuse du sexe depuis environ vingt-cinq ans. Durant la plus grande partie de mon parcours, j'ai exercé dans la rue. J'ai connu différents lieux et différentes réalités du travail du sexe au fil des années.
Je suis arrivée à Genève autour de 2015-2016, à une période où les conséquences de la loi Sarkozy en France se faisaient encore fortement ressentir. Cette loi avait profondément modifié les conditions d'exercice du travail du sexe et poussé beaucoup de personnes à se déplacer ou à réinventer leurs pratiques.
Lorsque je suis arrivée à Genève, j'ai rapidement entendu parler du boulevard Helvétique et j'ai commencé à y travailler. Très vite, j'ai senti que cet endroit me correspondait.

Qu'est-ce qui vous a plu au Boulevard par rapport à d'autres lieux de travail du sexe à Genève ?
Le Boulevard possède une atmosphère très particulière.
Quand on compare avec les Pâquis, par exemple, on est dans deux univers très différents. Aux Pâquis, il y a davantage de monde, davantage de bruit, davantage d'animation. Il y a quelque chose de très vivant, parfois presque festif.
Au Boulevard, il y a aussi du passage, mais l'ambiance est plus calme. Il y a davantage d'intimité. Personnellement, cela correspond beaucoup mieux à ma personnalité.
J'aime cette possibilité d'être dans un environnement moins exposé. Cela permet aussi de développer un autre type de relation avec les clients. Les échanges peuvent être plus longs, plus tranquilles. Les clients ont souvent moins peur d'être vus et cela change leur comportement.
Pour moi, le Boulevard a toujours représenté quelque chose de plus intime, de plus humain.

Vous avez également travaillé dans d'autres contextes. Comment avez-vous vécu cette comparaison ?
Lorsque je suis arrivée à Genève, j'ai d'abord travaillé dans un salon.
C'est d'ailleurs là que j'ai entendu parler du boulevard Helvétique pour la première fois. Les autres travailleuses du sexe m'en parlaient régulièrement.
À l'époque, le Boulevard n'avait pas forcément une très bonne réputation. Mais en réalité, ce qui ne me convenait pas, ce n'était pas le Boulevard, c'était surtout le salon.
J'ai rapidement compris que ce mode de travail ne me correspondait pas. Il fallait partager l'espace avec d'autres personnes, coordonner les horaires, respecter certaines règles. Je me sentais contrainte.

J’ai toujours eu besoin de beaucoup de liberté.
Le Boulevards représente exactement cela pour moi : la liberté. Bien sûr, parfois il pleut, parfois il vente, parfois les conditions sont difficiles. Mais j’aime souvent dire que ce vent, c’est le vent de la liberté. L’espace ouvert, l’absence de murs, le fait de pouvoir organiser mon temps comme je le souhaite correspondent davantage à ma manière d’être.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec le bus Boulevards ?
Oui, très bien.
Et c’est assez drôle parce que cette première rencontre n’a pas été immédiate.
J’ai travaillé plusieurs mois au Boulevard avant d’oser entrer dans le bus. Peut-être quatre, cinq ou six mois. J’observais le bus de loin. Les collègues me disaient régulièrement : « Tu devrais venir, tu verras. » Mais je n’y arrivais pas. Je viens d’un univers où tout ce qui représente l’ordre établi est souvent associé au danger. Dans mon histoire personnelle, les institutions, les autorités ou certaines associations n’ont pas toujours été des espaces neutres ou protecteurs. Dans mon esprit, ce bus faisait partie de cette société qui m’avait souvent rejetée. Je n’avais pas envie de me confronter à cela. Pendant longtemps, entrer dans le bus me semblait presque aussi intimidant qu’entrer dans un commissariat.

Qu’est-ce qui vous a finalement convaincue d’y entrer ?
L’équipe. Les collègues venaient régulièrement à ma rencontre. Elles ne me forçaient jamais, mais elles étaient présentes, bienveillantes et patientes.
Un jour, j’ai finalement franchi la porte.
Et ce fut une surprise totale.
Je me souviens encore du sentiment que j’ai ressenti.
J’ai découvert un lieu qui existait pour nous. Un espace où l’on était accueillies avec respect, sans jugement, sans attente particulière.
On m’a servi un café. On m’a proposé des biscuits. On m’a donné des préservatifs. On m’a demandé comment j’allais.Cela peut sembler banal, mais pour moi c’était presque irréel.
Mon quotidien était souvent fait de difficultés, de violence symbolique, de solitude et parfois d’un profond sentiment d’exclusion. Et tout à coup, il existait un endroit où quelqu’un prenait simplement soin de moi. Je crois que c’est à ce moment-là que j’ai compris ce que représentait réellement le bus.

Y a-t-il un souvenir particulier qui résume ce que Boulevards représente pour vous ?
Oui. Je me souviens d’une soirée particulièrement difficile.
Rien n’allait. Une interaction compliquée avec un client. Une autre discussion qui m’avait beaucoup perturbée. Il faisait froid. J’étais fatiguée. J’avais juste envie de disparaître et de ne voir personne.
Je restais seule dans mon coin de trottoir.

Puis finalement, presque malgré moi, je suis montée dans le bus.
Ce soir-là, Judith et Tatiana étaient présentes.
Je ne me souviens plus exactement de ce qu'elles ont dit. Mais je me souviens parfaitement de ce que j'ai ressenti. Elles ont trouvé les mots justes au bon moment.
Pas de grands discours. Pas de conseils inutiles. Juste de la bienveillance sincère. C'est tellement rare dans nos vies que je me souviens encore aujourd'hui de chaque détail. Je me rappelle même comment elles étaient habillées. Cela montre à quel point ces moments peuvent compter.

Comment avez-vous vu évoluer le Boulevard et le travail du sexe ces dernières années ?
Je pense qu'il y a un avant et un après Covid.
Avant la pandémie, même si ce n'étaient déjà plus les grandes années du travail de rue, il y avait beaucoup plus de clientes et de clients, beaucoup plus de travailleuses du sexe et davantage de passage. La population était aussi différente. Beaucoup de personnes appartenaient à ma génération. Le Covid a accéléré des transformations qui étaient déjà en cours. La clientèle a diminué. Les pratiques ont changé. Les demandes de rapports sans préservatif sont devenues plus fréquentes. Le numérique a pris une place énorme.
Aujourd'hui, une grande partie du travail se déroule en ligne. Les réseaux sociaux, les plateformes et les outils numériques occupent une place centrale.
J'ai dû apprendre seule à m'adapter à cette évolution. Le Boulevard lui-même a changé parce que le travail du sexe a changé.

Travaillez-vous encore principalement au Boulevard aujourd'hui ?
Non. Aujourd'hui, si je travaillais uniquement au Boulevard, je ne pourrais probablement pas couvrir mes frais.
Comme beaucoup de collègues, j'ai développé une activité plus diversifiée. Je combine plusieurs modes de travail.
Mais je continue à revenir régulièrement au Boulevard.
J'y retrouve des clients de longue date et cela me permet aussi de maintenir un lien avec d'autres travailleuses du sexe.

Comment décririez-vous vos relations avec les autres travailleuses du sexe présentes sur le Boulevard ?
Très bonnes.
Nous sommes peu de personnes trans à travailler au Boulevard et nous n'avons pas forcément la même clientèle que les femmes cisgenres.
Mais je m'entends vraiment bien avec tout le monde.
Parfois la langue crée quelques barrières. Je ne parle ni espagnol ni roumain. Pourtant, nous trouvons toujours des moyens de communiquer.
On échange, on plaisante, on rit.
J'aime beaucoup mes collègues. Je suis heureuse lorsqu'elles sont là.

Nous nous voyons peu en dehors du travail. Nous ne nous retrouvons pas forcément pour boire un café l'après-midi. Nos relations restent principalement professionnelles.
Mais cela n'empêche pas l'affection et le respect mutuel.

Vous avez également participé à un projet de podcast. Pouvez-vous nous en parler ?
Oui.
En 2023, avec Judith, qui travaillait également au bus, nous avons lancé un podcast intitulé Les Jeudis du Boulevards.
L'idée était de donner la parole aux personnes concernées et d'aborder des thèmes importants liés au travail du sexe.
Nous avons parlé de sécurité numérique, de santé mentale, de santé physique, d'argent, de conditions de travail et de nombreuses autres réalités du quotidien.
Les épisodes étaient enregistrés directement dans le bus.
Nous partions souvent d'expériences vécues et de discussions entre nous.
Pour moi, ce projet a été très important. Il m'a offert un espace d'expression. Un canal pour parler, partager mon expérience et être entendue.
C'était une manière de rendre visibles des réalités dont on parle encore trop peu.

Si vous deviez résumer ce que représente aujourd'hui le bus du Boulevards en un seul mot, lequel choisiriez-vous ?
Refuge.
C'est vraiment le mot qui me vient spontanément.
Dans un monde où beaucoup de choses sont instables, où les travailleuses du sexe doivent constamment s'adapter, se protéger et se battre pour exister, le bus reste un endroit où l'on peut souffler.
Un endroit où l'on est accueilli tel que l'on est.
Un endroit où l'on peut simplement être soi-même.
Pour moi, le Boulevards est un refuge.

30 ANS BOULEVARDS

Pouvez-vous nous parler de votre parcours avant votre arrivée à Boulevards ?
Mon arrivée dans le travail social est étroitement liée à mon propre parcours de vie. En 1981, j'ai eu un grave accident au cours duquel j'ai perdu un bras. Cet événement a constitué une rupture majeure dans mon existence. J'ai dû faire face à des changements considérables, autant sur le plan physique que psychologique. J'ai eu le sentiment de décrocher de la personne que j'étais auparavant et il m'a fallu de nombreuses années pour me reconstruire.

Cette période a été marquée par beaucoup de souffrance. J'ai traversé des moments de désocialisation et j'ai également connu des difficultés avec l'alcool. Peu à peu, je ne me reconnaissais plus vraiment dans le monde bourgeois auquel j'avais appartenu. Je me sentais davantage proche de personnes vivant des situations de fragilité, d'exclusion ou de marginalité. Cette expérience personnelle m'a permis de développer une certaine sensibilité à l'égard de celles et ceux qui se trouvent en marge de la société.

C'est dans ce contexte que je me suis orienté vers le travail social. J'ai entrepris une formation à l'âge de 28 ans que j'ai terminée en 1991. Par la suite, j'ai travaillé auprès d'enfants psychotiques puis auprès d'adultes psychotiques. Ces expériences m'ont beaucoup appris sur la relation d'aide, l'écoute et l'importance de reconnaître chaque personne dans sa singularité.

Comment êtes-vous arrivé à Boulevards ?
Je suis arrivé à Boulevards en janvier 1996. À l'époque, l'équipe était relativement petite. Nous étions Fatima, Caroline et moi-même sur le terrain, tandis que Christophe et Mireille assuraient en plus la coordination du projet. Il y avait donc des hommes dans l'équipe à travailler dans un projet sur la prostitution féminine (en majorité), ce qui était une première. Cependant, nous n'avons jamais travaillé ensemble car le cadre était d'avoir toujours au minimum une femme à l'accueil. J'étais très heureux d'avoir obtenu ce poste. Cela correspondait à une période où je m'interrogeais beaucoup sur certaines approches militantes que je pouvais observer. J'avais parfois le sentiment que les débats opposaient trop systématiquement les femmes aux hommes. Je trouvais infructueux de se focaliser sur une position de revendication plutôt que de développer une complémentarité.

Ce qui m'intéressait davantage, c'était de partir de la personne. J'avais envie de travailler avec des individus, de comprendre leur histoire, leurs ressources, leurs difficultés et leur manière de trouver leur manière d'être vivant en accord avec le monde. Je crois profondément que l'on se construit comme être humain dans la relation avec l'autre mieux que contre l'autre. Cette vision était très présente dans mon approche du travail social.

Par exemple, lorsqu'une femme avait subi une agression, je considérais qu'il était essentielde renforcer sa personnalité, sa confiance et ses ressources. Bien sûr, il fallait reconnaître la violence subie, mais mon attention se portait surtout sur la manière dont la personne pouvait retrouver sa force et son pouvoir d'agir.
En contrepoids au milieu de la drogue et de la prostitution, l'apport d'une image masculine positive de stabilité dans la relation et d'appui dans l'affirmation de la personne me paraissent être un avantage indéniable dans l'optique d'un soutien.

Quels souvenirs gardez-vous des débuts au Boulevards ?
J'en garde un souvenir extrêmement positif. Ce qui me frappe encore aujourd'hui, c'est la liberté dont nous disposions pour construire le projet. Nous étions une petite équipe et nous avons défini ensemble les règles de fonctionnement. Nous avons élaboré un cadre commun auquel nous adhérions toutes et tous. Cette démarche nous a permis de démarrer sans trop d'idées préconçues. Nous étions dans une dynamique de construction collective. Il y avait beaucoup d'enthousiasme et un véritable désir d'inventer quelque chose qui nous ressemblait. Parmi les principes qui me paraissaient particulièrement importants, il y avait celui de la confidentialité. Cette règle était fondamentale. Nous ne réalisions pas d'anamnèses détaillées et nous ne transmettions pas d'informations aux autres institutions, même et surtout si nous pouvions comprendre le réel intérêt voir l'attachement manifesté par leur personnel envers les usagère.

Cette confidentialité créait un espace de confiance très fort. Les personnes savaient qu'elles pouvaient venir nous parler librement sans craindre que leurs paroles circulent ailleurs. Je pense que cela a largement contribué à la qualité des liens que nous avons pu construire. Avec le recul, je crois que je me suis toujours davantage intéressé aux personnes qu'à leur activité professionnelle. Bien sûr, le travail du sexe faisait partie de leur réalité quotidienne, mais ce n'était pas ce qui m'apparaissait comme le plus important.

Ce qui me préoccupait avant tout, c'était de savoir comment ces femmes pouvaient trouver les ressources nécessaires pour vivre le mieux possible dans ce contexte souvent difficile et dangereux. Je cherchais à renforcer leurs capacités, leur autonomie et leur confiance en elles. C'est la réduction des risques, l'aide à la survie durant la phase la plus dévastatrice. Je ne me suis jamais beaucoup impliqué dans les détails de leur activité sexuelle. Nous travaillions principalement à partir de ce qu'elles choisissaient elles-mêmes de nous apporter.

Peut-être aussi que le fait d'être un homme influençait certaines discussions. Je suppose que les questions de pratique sexuelle étaient plus facilement abordées avec mes collègues femmes. Notre approche consistait surtout à accueillir ce que les personnes souhaitaient partager, sans chercher à investiguer davantage. Nous partions de leurs préoccupations du moment plutôt que d'une volonté de tout savoir sur leur parcours.

La question des personnes mineures était-elle présente dans vos préoccupations ?
Oui, cette question était régulièrement présente et pouvait être source de grandes inquiétudes. Il arrivait que certaines jeunes femmes nous affirment avoir 18 ans alors qu'elles paraissaient beaucoup plus jeunes. Nous nous retrouvions alors confrontés à des doutes difficiles à résoudre. Une d'entre elles m'a particulièrement marqué : elle se présentait souvent de manière totalement contradictoire à ce qu'elle avait auparavant affirmé sur elle-même question âge, usage de drogue, prostitution et autre. Cette expérience m'a obligé à réfléchir aux limites de notre rôle et à faire un véritable travail sur moi-même.
Plutôt habitué à travailler à partir d'anamnèse et de récolte d'informations par l'observation directe, cela m'a suffisamment troublé pour en faire deux semaines d'insomnies. Ne pouvant me résoudre à confortablement me réfugier derrière un jugement du genre «on ne peut pas la croire» pour régler l'affaire, la résolution de ce conflit interne a été d'accepter la clef que me tendait la personne en se présentant de manière apparemment paradoxale. A ce moment donné, elle offre alors simplement une image d'elle-même qui lui est gérable afin d'établir une relation. C'est sa manière d'exprimer son besoin.

Si cette personne a besoin que je la considère de cette manière-là pour se sentir reconnue et s'ouvrir un peu, alors ok, j'oublie anamnèse et idées préconçues pour adhérer au lien ! Pour moi, cela résume bien ce qu'est le travail de bas seuil : accueillir la personne telle qu'elle se présente, sans condition préalable, et tenter de répondre à ce qui est possible ici et maintenant.

Que représentait le bus Boulevards dans ce dispositif ?
J'ai toujours trouvé le bus extrêmement pertinent. Il était situé au cœur même de l'activité et permettait d'aller directement à la rencontre des personnes.
Ce n'était pas un lieu luxueux ni particulièrement confortable, mais ce n'était pas ce qu'on lui demandait. Son intérêt résidait précisément dans sa proximité avec la réalité du terrain. Le bus offrait un espace où les femmes pouvaient faire une pause, se réchauffer, boire quelque chose, discuter, échanger du matériel de prévention ou obtenir des préservatifs. C'était un lieu simple mais profondément humain. Je trouvais qu'il constituait une excellente porte d'entrée dans la relation. Il permettait de créer du lien de manière naturelle, sans formalités inutiles. À mes yeux, c'était un outil remarquablement adapté à la mission de Boulevards.

Si vous deviez résumer ce que représente aujourd'hui le bus du Boulevards en un seul mot, lequel choisiriez-vous ?

S'il ne devait rester qu'un seul mot, ce serait « touchant ».

J'ai été profondément touché par les personnes rencontrées au cours de ces années. J'ai connu des histoires très dures, des décès, les ravages de la toxicodépendance, la violence, la précarité et les souffrances liées à l'exclusion.

Je suis quelqu'un de sensible et ces réalités m'ont souvent bouleversé. Mais ce que je retiens surtout, c'est l'humanité des personnes que nous accompagnions.

J'ai souvent eu le sentiment de rencontrer chez elles une authenticité rare. Derrière les difficultés, les blessures et les parcours chaotiques, il y avait une profondeur humaine que je retrouve beaucoup moins dans les univers centrés sur la réussite sociale ou les apparences. Ce sont ces rencontres qui restent aujourd'hui les plus précieuses dans ma mémoire. Elles m'ont profondément marqué et ont contribué à façonner la personne que je suis devenue

30 ANS BOULEVARDS

La première fois que je suis arrivée au boulevard Helvétique, c'était en 2018. J'y suis venue à cause d'une connaissance, un homme qui était proxénète, avec une femme qui gérait aussi des travailleuses du sexe.
Je devais aller travailler là-bas quand il faisait nuit et rester jusqu'au lever du jour. Je me souviens qu'ils attendaient dans leur voiture pendant que je travaillais. J'avais très peur des clients, surtout lorsqu'il fallait monter dans leur voiture. À l'époque, il n'y avait pas encore le parking juste à côté. Parfois, je devais aller chez eux, parfois dans des endroits isolés, je me rappelle notamment de stades de football. Je trouve que la présence régulière de la police aujourd'hui est une bonne chose. À l'époque, elle ne passait pas souvent.

Une fois, la police m'a contrôlée. Je crois que j'avais encore le permis de 90 jours. Je ne connaissais pas encore Aspasie et je n'avais pas participé à la séance d'information. Je ne parlais pas français, alors je leur ai simplement dit que je ne comprenais pas.
Ce qui m'a le plus marquée, c'est le fait de devoir travailler dans les voitures des clients. Depuis cette période, je ne suis plus jamais remontée dans la voiture d'un client. Aujourd'hui, je travaille uniquement dans la rue. Si un client ne m'inspire pas confiance, je refuse. Je ne fais plus de déplacements à l'extérieur.
Les proxénètes m'ont beaucoup fait souffrir. Malgré tout, je remercie Dieu de ne jamais avoir eu de problèmes avec les clients. À cette époque, je travaillais beaucoup et je pouvais gagner plus de 1'000 francs par jour.

La découverte du bus Boulevards
J'ai connu le bus de Boulevards grâce aux autres femmes qui travaillaient dans la rue. Elles m'ont dit que je pouvais y aller pour boire un thé ou un café, me réchauffer et prendre des préservatifs.
Au début, je prenais simplement ce dont j'avais besoin et je repartais.
Puis j'ai déménagé à Lausanne. Là-bas, j'ai commencé à travailler dans la rue, près d'un chantier, et je n'avais plus besoin du permis de 90 jours.
Le proxénète a commencé à remarquer que je connaissais de mieux en mieux Boulevards et que je sympathisais avec les autres femmes. C'est aussi pour cette raison que j'ai dû partir travailler à Lausanne.
Je n'ai jamais osé parler avec l'équipe du bus. Une collègue, qui était proche de mon proxénète, me surveillait. J'avais peur qu'il apprenne que je parlais avec les intervenantes de Boulevards.

30 ANS BOULEVARDS

Comment êtes vous arrivé à Boulevards ?
Je ne suis pas seulement arrivé à Boulevards, j'ai participé à sa création.
À l'époque, je travaillais au Group Sida Genève, où j'étais responsable du Bus Itinérant Prévention Sida (BIPS). Nous constations qu'un nombre conséquent de personnes, en particulier des femmes, consommaient des drogues tout en se prostituant. Nous parlions alors de prostitution au sens du travail du sexe, mais aussi d'échanges de services : certaines personnes échangeaient des prestations sexuelles contre des produits, un hébergement temporaire ou d'autres formes de soutien non monétaire. Des observations de terrain avaient aussi été réalisées par le PRIP Programme interinstitutionnel de prévention, devenu par la suite l'EPIC Equipe de prévention et d'intervention communautaire.

En partageant nos constats avec Aspasie, nous avons estimé indispensable de mettre en place une action spécifique sur le boulevard Helvétique. C'est ainsi qu'est née en 1996 une collaboration interinstitutionnelle entre le Groupe Sida Genève et Aspasie et la création du bus Boulevards.

Dès le départ, nous avons bénéficié du soutien du Canton de Genève, qui a accordé une subvention permettant de lancer le projet. La Confédération a également soutenu l'initiative, notamment en finançant son évaluation. La particularité du boulevard Helvétique était qu'on y trouvait à la fois des consommatrices de drogues et des personnes exerçant le travail du sexe de manière plus professionnelle. Nous y avons rencontré notamment de très jeunes femmes consommatrices de drogues, âgées parfois de 16 à 18 ans. Les travailleuses du sexe du Boulevard étaient souvent mal perçues par celles des Pâquis. Elles étaient accusées de baisser les tarifs, de ne pas toujours imposer l'usage du préservatif et de mettre ainsi en difficulté les autres professionnelles du secteur. Tout cela se déroulait dans le contexte de l'épidémie de VIH/sida. Les premiers cas avaient été identifiés au milieu des années 1980 et les premières actions de prévention s'étaient développées dans les années suivantes. Certaines pharmacies avaient accepté de vendre des seringues afin de limiter la transmission du VIH. Dès 1991, le BIPS a mené des interventions de réduction des risques autour du VIH, des hépatites et des overdoses, avec la distribution de matériel stérile et de préservatifs. L'action menée au boulevard Helvétique constituait une étape supplémentaire, avec une intervention spécifiquement ciblée sur ce public.

Nous avons constitué une équipe commune entre le Groupe Sida Genève et Aspasie. Mireille Rodeville, pour Aspasie, et moi-même, pour le Groupe Sida Genève, en étions les co-responsables. Nous avons engagé trois travailleuses et travailleurs sociaux : David Etter, Caroline Gomez et Fatima Laribi. Isabelle Lauper est devenue la secrétaire du projet.

Nous intervenions entre trois et cinq soirs par semaine. Les tournées se déroulaient généralement de 22h. à 2h. du matin. Par la suite, nous avons acquis un deuxième bus mobile pour intervenir sur différents lieux fréquentés par les travailleuses du sexe avec une présence également à la Place des Alpes. Les outils restaient les mêmes : accueil, matériel de prévention sexuelle, réduction des risques liés à la consommation et soutien en matière de santé.

Une autre particularité était la gouvernance. Chaque comité d'association déléguait deux personnes pour former un groupe de pilotage. Celui-ci avait pour mission d'assurer le suivi et le bon fonctionnement du projet. Si l'on fait un saut dans le temps, Boulevards a progressivement été repris entièrement par Aspasie. Cette évolution a conduit à la création de l'association Boulevards telle qu'elle existe aujourd'hui.
Au départ, les interventions étaient réalisées par deux intervenant·e·s. Par la suite, lorsque des médiatrices ont rejoint l'équipe, notamment Yamada, Diane et Tanya, nous avons également travaillé à trois personnes. Nous avons également bénéficié de la présence de plusieurs jeunes infirmières pour des remplacements, ainsi que de la présence ponctuelle d'un-e médecin délégué par les HUG
L'action de Boulevards ne se limitait pas à l'échange de seringues et à la distribution de matériel de prévention. C'était aussi un espace d'accueil, d'écoute et de partage. Les personnes rencontrées y trouvaient un lieu où elles pouvaient parler de leurs difficultés, de leur quotidien et parfois de situations de grande précarité. L'accompagnement relationnel occupait une place tout aussi importante que la prévention sanitaire.

Une des questions qui s'est posée dès la mise en place du projet concernait la place des hommes au sein de l'équipe. Lorsque nous avons commencé, nous étions cinq personnes et deux d'entre nous étaient des hommes. Nous nous demandions alors si des professionnels masculins pouvaient intervenir de manière pertinente auprès de ce public.

Cette interrogation était liée au fait que de nombreuses personnes rencontrées avaient vécu des expériences difficiles, voire traumatiques, avec des hommes, notamment des situations d'abus ou de violence. Nous avons toutefois fait le pari que la présence d'hommes adoptant une posture respectueuse, professionnelle et bienveillante pouvait également constituer une expérience positive.

Un souvenir marquant du Boulevards :
Ce qui m'a marqué au Boulevards, c'est d'abord le rythme particulier des permanences. La fréquentation n'était pas comparable à celle du BIPS. Il pouvait y avoir de très longs moments d'attente. Certaines soirées se passaient presque sans aucune visite.
Il arrivait parfois que personne ne se présente pendant plusieurs heures, puis qu'une personne arrive cinq minutes avant la fermeture. Dans ces situations, nous restions le temps nécessaire pour répondre à ses besoins. Une permanence pouvait ainsi se prolonger de plusieurs heures supplémentaires. Cela restait exceptionnel, mais cela illustre bien la philosophie du projet : être disponible lorsque les personnes avaient besoin de nous, même si cela survenait au dernier moment.
Je garde aussi le souvenir de nombreux moments de joie et de complicité. Certaines personnes arrivaient avec tout ce qu'elles étaient, leurs histoires, leurs difficultés, mais aussi beaucoup d'humour. Nous avons partagé de franches rigolades autour de situations parfois complètement rocambolesques. Les récits de négociations avec des clients, les discussions autour de l'utilisation du préservatif ou certaines anecdotes de terrain donnaient parfois lieu à des moments très drôles malgré la dureté des réalités vécues.

J'ai également le souvenir d'une soirée particulièrement mouvementée lors de la tempête Lothar le 26 décembre 1999. Fatima et moi étions seuls dans le bus. À l'extérieur, au boulevard Helvétique, différents objets volaient dans tous les sens et l'ambiance était très tendue. À certains moments, nous ne savions pas vraiment comment ni quand nous allions pouvoir quitter les lieux. Finalement, la situation s'est bien terminée, mais cette soirée reste gravée dans ma mémoire.

C'est aussi ce qui caractérisait le travail au Boulevards : lorsqu'on ouvrait le bus en début de soirée, on ne savait jamais ce qui allait se passer. Il fallait être prêt à faire face à toutes sortes de situations, notamment à la gestion d'hommes, pas forcément des clients, fortement alcoolisés et agressifs, dont le comportement pouvait être difficile à gérer. Ces situations demandaient beaucoup de calme, de vigilance et de capacités d'adaptation.
Parmi les souvenirs qui m'ont particulièrement marqué, il y a celui d'une jeune femme qui avait subi de graves maltraitances de la part d'un client. À l'époque, elle était extrêmement fragilisée et avait beaucoup de difficultés à envisager une démarche auprès de la justice.

Grâce au lien de confiance construit au fil du temps dans le cadre de l'accompagnement réalisé par l'équipe du Boulevards, elle a progressivement trouvé la force d'entamer des démarches. Nous l'avons soutenue tout au long du processus, jusqu'au moment où elle a osé déposer plainte.

À cette époque, la situation était particulièrement complexe. Le travail du sexe était légal, mais la consommation de drogues ne l'était pas. Cette réalité créait de nombreux obstacles pour les personnes concernées. Beaucoup craignaient de ne pas être entendues, de ne pas être crues ou de ne pas être traitées avec respect par les autorités.

L’un des enjeux était donc de permettre à cette jeune femme de se sentir légitime dans sa démarche et de lui rappeler qu’elle avait des droits, indépendamment de sa situation. Elle a finalement accepté d'aller jusqu’au tribunal et a obtenu gain de cause contre son agresseur.

Je garde le souvenir de cet accompagnement comme d’un exemple important de ce que pouvait représenter le travail du Boulevards : créer un espace de confiance permettant aux personnes de reprendre du pouvoir sur leur vie et de faire valoir leurs droits lorsque cela devenait possible.

Pour conclure :
Le Boulevards a été une très belle aventure humaine et professionnelle. J’y ai énormément appris. Avec le recul, je pense avoir autant reçu que ce que nous avons pu apporter aux personnes que nous rencontrions. Même si nous étions présents dans une posture d’accueil, de soutien et de prévention, les échanges ont toujours été réciproques. J’ai vécu d’innombrables rencontres marquées par la richesse humaine, l’authenticité et la confiance. Ces conversations, ces contacts et ces moments partagés m’ont profondément marqué.

Au-delà du travail réalisé, c’est aussi une expérience qui m’a permis de mieux comprendre des réalités de vie souvent méconnues et de rencontrer des personnes d’une grande force et d’une grande dignité. Je garderai toute ma vie le souvenir de cette expérience et je suis reconnaissant d’avoir eu la chance d’y participer.

30 ANS BOULEVARDS

J'ai découvert le Boulevard grâce à une travailleuse du sexe qui exerçait aux Pâquis. Comme j'avais une voiture, elle m'a demandé un jour de l'y conduire pour travailler. En l'accompagnant régulièrement, j'ai fini par m'intéresser au lieu et à y travailler moi-même. Cela fait aujourd'hui plus de vingt ans. À l'époque, le petit bus n'existait pas encore. C'était le début du grand bus. Je me souviens notamment que nous travaillions derrière le Musée d'Art et d'Histoire. Le Boulevard était très différent de ce qu'il est aujourd'hui. À cette époque, nous gagnions plutôt bien notre vie. Je ne travaillais pas toujours au même endroit. Parfois je recevais chez moi, parfois je travaillais au Boulevard ou dans d'autres lieux de la ville. Les clients circulaient beaucoup en voiture. Ils tournaient dans les rues et nous montions avec eux pour les passes. Nous travaillions également dans différents endroits de Genève : près du Consulat de France, dans certains parcs ou dans d'autres lieux connus des travailleuses du sexe.

Le travail était beaucoup plus visible dans l'espace public qu'aujourd'hui. Je me souviens aussi du moment où la consommation de drogues a commencé à prendre davantage de place. Il y avait notamment un homme qui passait régulièrement près des filles et cachait sa marchandise dans une petite cachette afin que les travailleuses du sexe du Boulevard sachent où la récupérer. Petit à petit, l'ambiance du quartier a changé. À l'époque, il y avait également beaucoup plus de personnes qui passaient et dérangeaient les travailleuses du sexe. Les voitures circulaient en permanence. Certaines personnes étaient ivres et se montraient agressives ou irrespectueuses. Nous recevions souvent des insultes. Je n'ai jamais eu beaucoup de patience avec les personnes qui venaient nous provoquer. Je me souviens d'avoir parfois réagi avec caractère lorsque certains clients dépassaient les limites. Il fallait savoir se défendre et faire respecter ses limites dans un contexte qui n'était pas toujours facile. J'ai aussi vécu des situations plus inquiétantes. Je me rappelle notamment d'un homme dans la voiture duquel j'étais montée. Il avait consommé des substances et a perdu le contrôle de lui-même.

Son comportement est devenu très agressif et la situation a été particulièrement stressante. Comme dans tout milieu, il y avait également parfois des tensions ou des conflits entre les filles. Malgré cela, une forme de solidarité existait aussi, notamment face aux difficultés du terrain. Je me souviens qu'à l'époque, une passe coûtait rarement moins de 150 francs. Les conditions économiques étaient très différentes d'aujourd'hui. Lorsque je ne travaillais pas dans la rue, je recevais tranquillement dans mon studio aux Pâquis. C'était une autre façon de travailler, avec davantage de stabilité et de sécurité. Quand je repense au Boulevard d'il y a vingt ans, je revois un monde très différent, avec une autre ambiance, d'autres réalités et une autre manière de travailler.

Beaucoup de choses ont changé depuis, mais ces souvenirs restent très présents dans ma mémoire. Je garde un souvenir très tendre des bus du Boulevards. C'étaient des lieux chaleureux, où régnait une grande bienveillance. Malgré les difficultés parfois rencontrées sur le terrain, on y trouvait une atmosphère accueillante, faite d'écoute, de respect et de solidarité. Les bus représentaient des espaces où les personnes pouvaient se sentir en confiance et où les échanges se faisaient de manière simple et humaine.

J'ai ensuite poursuivi mon engagement au sein d'Aspasie, notamment en participant à la coprésidence de l'association. Cet engagement s'est imposé comme une évidence pour moi. Après toutes ces années de rencontres, de travail de terrain et de réflexions partagées, il était naturel de continuer à m'investir pour défendre les droits, la santé et la reconnaissance des travailleuses et travailleurs du sexe.

30 ANS BOULEVARDS

Comment as-tu contribué à la vie de Boulevards ?
Je pense avoir contribué à Boulevards en participant, petit à petit, à la construction d'une équipe stable. Avant, il y avait beaucoup de rotation du personnel : certaines personnes ne venaient qu'une ou deux fois par mois. La période que je retiens, c'est celle où nous formions un véritable noyau dur avec Yamada et Sylvie. Nous étions très présents sur le terrain, avec parfois des remplaçantes ou des étudiantes qui nous rejoignaient.
Pendant des années, nous avons assuré une présence régulière sur le Boulevard. Sylvie et Yamada étaient particulièrement investies sur le terrain, tandis que j'assurais davantage la coordination, la gestion du matériel, le nettoyage et toute l'organisation nécessaire au bon fonctionnement du projet.
J'ai commencé à développer de petits projets dès 2005, notamment Don Juan et MSW. Puis, vers 2009, je suis devenu coordinateur de Boulevards, une fonction que j'ai occupée pendant huit ans. J'étais le seul coordinateur du bus.

Au début, les principales préoccupations concernaient les travailleuses du sexe migrantes, en particulier les femmes latino-américaines. Beaucoup de conversations traitaient sur : comment être une femme latino-américaine en Suisse sans sombrer dans la dépression ?

Les questions liées aux clients m'ont également beaucoup intéressé et m'ont conduit à me former en sexologie. En réalité, j'ai énormément appris grâce à Boulevards. J'y ai découvert les réalités du travail du sexe, les services proposés par les travailleuses, mais aussi les attentes des clients.

Les deux dernières années ont cependant été beaucoup plus difficiles. Les consommations de crack et de méthamphétamine ont fortement augmenté, tout comme les situations suspectées de traite d'êtres humains. J'avais parfois le sentiment que ces préoccupations n'étaient pas suffisamment entendues par le comité.
Boulevards remplissait aussi un double mandat : être un dispositif de proximité auprès des travailleuses du sexe, mais également jouer un rôle d'observatoire de la vie nocturne. J'étais ponctuellement en contact avec les autorités, notamment avec Pierre Maudet et les services de sécurité, afin de faire remonter ce que nous observions sur le terrain. Cette fonction de veille a aussi contribué au financement du projet.
Je me souviens également de la période où certains riverains très aisés ont obtenu la fermeture de certaines rues, ce qui a profondément modifié les conditions d'exercice du travail du sexe. En 2008, Philippe est venu réaliser un magnifique projet photographique autour de Boulevards.

Quelques souvenirs marquants

Les souvenirs sont nombreux.

Je me rappelle d'une femme en pleine décompensation psychotique qui menaçait de nous poignarder dans le bus. Je me souviens aussi de proxénètes qui nous ont suivis en voiture à trois heures du matin. À l'inverse, certains souvenirs sont plus légers, comme ce concours improvisé entre femmes trans pour élire les plus beaux faux seins.

D'autres situations étaient extrêmement difficiles. Un soir, une femme toxicomane, atteinte d'une maladie chronique, est arrivée après avoir été violemment agressée. Elle n'avait plus aucun vêtement sur le bas du corps. Nous avons fermé le bus pour l'accueillir, lui trouver des vêtements, prendre soin d'elle, puis l'accompagner jusqu'à un taxi afin qu'elle puisse déposer plainte avec le soutien de la police. Je me souviens également de ces très jeunes travailleuses du sexe qui arrivaient dès leur majorité, parfois à 18 ans et un jour. Pourtant, beaucoup avaient déjà une expérience qui laissait penser qu'elles travaillaient depuis longtemps.

Une profonde évolution des publics

L'ouverture des frontières bilatérales a profondément transformé Boulevards.

Au début, les personnes présentes étaient principalement des Suissesses et des femmes latino-américaines. Puis sont arrivées progressivement des travailleuses du sexe originaires de Roumanie et de Hongrie.

Cette évolution a changé l'ambiance. Beaucoup ne parlaient ni français ni anglais et communiquaient essentiellement entre elles, dans leur langue. Certaines semblaient sous l'emprise de proxénètes et les contacts avec l'équipe devenaient plus difficiles. Elles continuaient malgré tout à venir chercher un café, une boisson chaude, des préservatifs ou simplement un peu de lumière.

Cette période m'a amené à m'interroger sur les limites du cadre réglementaire existant.

Malgré tout, Boulevards représentait souvent leur premier contact direct avec une autre image de la Suisse : un accueil démocratique, bienveillant, non paternaliste, où elles étaient écoutées sans jugement. L'ambiance dans le bus était très différente de ce qu'elles vivaient à l'extérieur.

Ce que je retiens de Boulevards

Quand je repense à Boulevards, je revois un dispositif incroyable.

À certaines périodes, il y avait énormément de fréquentation. Aujourd'hui, il y a moins de monde, mais le bus continue d'apporter quelque chose d'essentiel : de la lumière dans la nuit. Je garde en tête cette image du bus stationné entre le Musée d'art et d'histoire et les hôtels particuliers de la Vieille-Ville, valant des dizaines de millions de francs. En quelques mètres se côtoyaient deux mondes totalement différents. C'était, en quelque sorte, le monde et le tiers-monde condensés au cœur de Genève.

Nous vivions la nuit au même rythme que les travailleuses du sexe. Nos horaires étaient les leurs : de 21 heures à 2 heures du matin, deux à trois fois par semaine. Boulevards, ce sont des rires dans la nuit, des drames dans la nuit, mais aussi de la lumière dans la nuit.

Ce projet m'a appris quelque chose de fondamental sur la capacité des êtres humains à survivre dans des situations extrêmement difficiles. J'ai énormément de respect pour ces femmes. Ce sont de véritables combattantes. Elles m'ont aussi appris quelque chose de profond sur la nature humaine, dans ce qu'elle a de plus beau comme de plus sombre.

Je suis également fier d'avoir réussi à remplacer l'ancien grand bus de Boulevards par un nouveau véhicule, représentant un investissement d'environ 40'000 francs.

30 ANS BOULEVARDS

¿Qué recuerdo te ha marcado?
El Boulevards ha sido para mí ha sido un espacio de encuentro con las profesionales de Aspasie y Boulevards, pero también con otras trabajadoras sexuales. Como trabajadora independiente, son muy escasos los lugares donde romper la soledad y el aislamiento, especialmente cuando venimos de otros países. Recuerdo una noche de mucho frío en la que muchas compañeras de la calle pasaban una y otra vez por el Boulevards para calentarse, tomar chocolate, conversar y compartir historias y anécdotas. Este espacio es, ante todo, un refugio.

¿Qué opinas de la asociación Boulevards
Creo que Boulevards desempeña un papel fundamental. Ofrece apoyo práctico e información, crea un espacio seguro donde las trabajadoras sexuales pueden encontrarse, sentirse acompañadas y construir comunidad. Su existencia contribuye a reducir el aislamiento y es fundamental para que las personas que trabajan en la calle puedan ir al baño, coger preservativos y lubricantes, tomar bebidas calientes, charlar y divertirse.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous connu Boulevards ?
À l'époque, je postulais au BIPS. C'était avant même que l'association Première Ligne existe. Je n'ai finalement pas été engagée, puis Christophe Mani m'a parlé de Boulevards. J'étais alors diplômée en travail social depuis 1993 et j'ai commencé à y travailler en 2000 pendant quelques années.

Que représentait Boulevards pour vous ?
Pour moi, Boulevards, c'était un îlot de sécurité, de bienveillance. Quelque chose de profondément essentiel et nécessaire dans la nuit, qui peut être un espace dangereux, parfois très solitaire. Je pense souvent à l'image d'un coin de cheminée. Un endroit où l'on peut venir se réchauffer un peu, être accueillie, écoutée. Un lieu où l'on ne demande rien aux personnes avant de les accueillir. Cela correspondait complètement à mes valeurs de travailleuse sociale : le bas seuil, l'accessibilité, l'accueil inconditionnel. Les personnes pouvaient entrer comme elles étaient, sans avoir à justifier leur présence, leur parcours ou leurs choix. Bien sûr, Boulevards avait une mission de santé publique importante, avec la réduction des risques, la prévention des infections sexuellement transmissibles et la distribution de matériel stérile. Mais ce qui m'a toujours marquée, c'est que derrière cette mission, il y avait avant tout une rencontre humaine.

Quels souvenirs gardez-vous de cette période ?
Je me souviens du froid, de la nuit, et de cette image des personnes qui montaient dans le bus. Elles franchissaient la porte et, pendant un moment, elles pouvaient simplement souffler. Je me souviens de la chaleur du bus, des échanges autour d'un café, des boîtes de prévention que l'on distribuait, mais surtout de ces instants très intimes où l'on était simplement disponible pour écouter ce qui venait. Je n'ai pas un souvenir précis en tête. C'est plutôt une sensation. Celle de ce petit espace où quelque chose de très fort se passait. Je me souviens aussi des femmes. Certaines étaient incroyablement hautes en couleur, avec des personnalités fortes extraordinaires. D'autres arrivaient avec leur urgence de pouvoir travailler et acheter du produit. Chaque situation de vulnérabilité était rencontrée avec compréhension. J'ai toujours eu énormément de respect pour elles. Rien que d'en parler aujourd'hui, ça m'émeut. Et puis je me souviens des soirées où personne ne venait. Pourtant, je n'ai jamais remis en question le fait qu'il fallait être là. J'ai toujours défendu cette idée : même si personne ne monte dans le bus, il faut que cette lumière reste allumée. Il faut que les personnes sachent que, si elles en ont besoin, quelqu'un sera là pour les accueillir.

Un dernier mot ? Merci d'être là. Il faut continuer. Il ne faut rien lâcher. La présence, elle-même est une forme de soutien précieux et nécessaire.

30 ANS BOULEVARDS

¿Cómo llegaste a trabajar en el Boulevards y cuáles fueron tus primeras impresiones?
Conocí el Boulevards por el boca a boca entre compañeras de Pâquis. En 2014, el trabajo en Pâquis era muy pesado y decidí acompañar a algunas compañeras para ver cómo era trabajar allí. Fui con mucha incertidumbre porque no sabía cómo funcionaba el lugar ni qué podía esperar. Lo que más miedo me daba era subir al coche de un cliente. En aquel momento no hablaba bien francés y me preocupaba no poder comunicarme si surgía algún problema. Pensaba que podía encontrarme con una persona agresiva o incluso armada. Cuando llegué al Boulevards, percibí que algunas personas marcaban su territorio y que existía cierta tensión hacia las recién llegadas. Algunas compañeras me hicieron sentir que tenía que demostrar que merecía estar allí. Me explicaron las reglas no escritas del lugar, como no quitar clientes a otras trabajadoras y no aceptar tarifas inferiores a 100 francos. Sin embargo, esa actitud fue más fuerte durante la primera noche y después las relaciones se volvieron más tranquilas. En ese momento yo tampoco tenía muchos recursos económicos. Algunas compañeras me decían que necesitaba ropa de mejor calidad para trabajar allí, pero simplemente no tenía el dinero para comprarla.

¿Cómo viviste tus primeras experiencias con los clientes y qué medidas de seguridad existían en esa época?
Mi primer cliente fue una experiencia que recuerdo con mucho miedo. Me llevó a varias calles de distancia y me pidió una felación. Antes de irme con él, algunas compañeras me habían advertido de los riesgos que podían existir cuando se realizaban ciertos servicios dentro del coche. Recuerdo que estaba muy nerviosa y que sentía una gran incertidumbre porque no conocía todavía los códigos del trabajo en ese lugar. En aquella época no existían las aplicaciones de geolocalización que existen hoy. Nuestra forma de cuidarnos era enviarnos mensajes SMS para avisar que estábamos bien. Esa era una herramienta importante de seguridad entre compañeras. También circulaban muchas historias sobre hombres peligrosos que podían llevar cuchillos o armas. No siempre sabíamos si esos relatos eran experiencias directas o advertencias transmitidas de unas a otras, pero contribuían a crear una sensación permanente de vulnerabilidad. Por eso, cuando era nueva, escuchaba atentamente los consejos de las compañeras sobre qué clientes evitar y con quién era mejor no ir.

¿Cómo recuerdas las condiciones de trabajo en el Boulevards y qué diferencias encontrabas con Pâquis?

Recuerdo el Boulevards como un lugar duro. Hacía mucho frío y las condiciones de trabajo eran difíciles. Además, los desplazamientos eran complicados porque cuando terminaba tarde por la noche no siempre sabía cómo regresar. No había transporte público disponible a esas horas y, como todavía no dominaba bien el francés, a veces tenía dificultades para explicarme con los taxistas. En ocasiones regresábamos caminando. También viví situaciones inesperadas que mostraban la precariedad del entorno. Recuerdo, por ejemplo, una vez que un cliente me llevó cerca de un aparcamiento y, mientras estábamos fuera del coche, apareció un perro muy agresivo que casi nos atacó. Tuvimos que refugiarnos rápidamente dentro del vehículo. Comparado con el Boulevards, sentía que en Pâquis existían muchas más condiciones de seguridad y comodidad. Había mejores recursos en términos de higiene, protección y organización del trabajo. También era más fácil acceder a servicios de apoyo, recibir preservativos y encontrar espacios donde sentirse acompañada. La diferencia entre ambos lugares era muy grande y, por esa razón, siempre me sentí más segura trabajando en Pâquis.

¿Cómo interpretas hoy esa experiencia siendo una mujer trans?

Cuando recuerdo esa época, lo primero que me viene a la mente es el miedo y la incertidumbre que sentía. También recuerdo la presencia frecuente de la policía realizando rondas. Por un lado, esa vigilancia podía aportar cierta sensación de seguridad, pero por otro hacía que algunos clientes se alejaran, lo que afectaba directamente al trabajo. Con el tiempo comprendí que la experiencia de una mujer trans en el trabajo sexual no siempre es la misma que la de una mujer cisgénero. Las relaciones con los clientes, los riesgos percibidos y las formas de discriminación podían ser diferentes. Esa realidad influyó en mi manera de vivir el trabajo y de relacionarme tanto con los clientes como con los espacios donde ejercía. Cuando pienso en el Boulevards hoy, lo recuerdo principalmente como un lugar asociado al temor, a la adaptación constante y al aprendizaje de estrategias para protegerme en un contexto que percibía como mucho más inseguro que Pâquis.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous découvert le boulevard Helvétique et qu'avez-vous pensé de ce lieu de travail ?
Je suis allée chez Aspasie et c'est là qu'on m'a parlé du boulevard Helvétique. J'ai commencé à y travailler en 2025. Il y avait du travail, mais j'ai toujours trouvé difficile de travailler dans les voitures. Il n'y a pas d'endroit pour se laver, les conditions d'hygiène sont précaires et, lorsqu'on monte dans le véhicule d'un client, cela reste plus dangereux. Par rapport aux Pâquis, j'avais l'impression qu'il y avait moins de clients au boulevard Helvétique. Aux Pâquis, on peut plus facilement discuter avec ses collègues. Au Boulevard, l'espace est beaucoup plus grand et on peut vite se retrouver seule.
Je me souviens aussi d'un monsieur italien, déjà à la retraite, qui venait souvent discuter avec les femmes. Il était très sympathique et disait venir parce qu'il s'ennuyait. Ces petites rencontres apportaient un peu de chaleur dans un environnement qui pouvait être très solitaire.

Quels défis avez-vous rencontrés en travaillant au boulevard Helvétique ?
Ce qui m'a le plus marquée, ce sont les insultes. Comme je suis une femme trans, certaines personnes me disaient que j'étais un homme ou pensaient que j'étais travestie. C'était difficile à entendre. Pourtant, beaucoup de clients pensaient simplement que j'étais une femme cisgenre. J'ai eu le sentiment de recevoir davantage d'insultes qu'aux Pâquis. Au boulevard Helvétique, les gens pouvaient passer en voiture, lancer une insulte et repartir aussitôt. Aux Pâquis, les personnes sont à pied, il y a davantage de monde et des caméras. Cela crée un environnement différent.
Je n'ai jamais subi d'agression, mais j'ai parfois ressenti qu'une situation pouvait être dangereuse. Avec l'expérience, on apprend à observer certains signes : la plaque d'immatriculation, la façon de parler, le ton de la voix ou l'attitude de la personne. Quand quelque chose me mettait mal à l'aise, je faisais simplement demi-tour et je disais au revoir. Il m'est aussi arrivé d'arriver très tôt et de me retrouver complètement seule dans la rue. Ces moments pouvaient être impressionnants.

Quel souvenir gardez-vous du boulevard Helvétique ?
Mon plus beau souvenir est lié à l'été. J'aimais beaucoup les nuits estivales au boulevard Helvétique. Même tard, il y avait encore une lumière particulière. Les nuits semblaient lumineuses et le cadre était très beau.
Paradoxalement, le fait que l'endroit soit parfois désert me donnait aussi un sentiment de liberté. Il y avait moins de regards posés en permanence sur moi. Je pouvais respirer davantage et me sentir plus libre dans l'espace.
Quand je pense au boulevard Helvétique aujourd'hui, je repense surtout à cet été-là : un été libre.

30 ANS BOULEVARDS

Comment avez-vous connu Boulevards ?

Je connaissais Fabian Chapot, qui travaillait à Boulevards alors qu'il était encore étudiant en médecine. C'est par son intermédiaire que j'ai découvert le projet. J'avais déjà entendu parler de Boulevards dans le cadre de questions liées aux consommations de substances.

Vers 2002-2003, Aspasie/Boulevards cherchait de nouveaux membres pour son comité. Fabian m'a alors contactée et, au fil de nos discussions, il m'a demandé si cela m'intéresserait d'en faire partie.

Avant de rejoindre le comité, j'ai participé à plusieurs immersions : je suis allée observer les soirées à Boulevards, puis j'ai accompagné les équipes dans les bus de Boulevards et des Pâquis. J'ai tout de suite trouvé que cette approche avait du sens.

À cette période de mon parcours, je m'intéressais déjà à la santé, mais d'une manière moins strictement clinique que ce qui était enseigné à l'université. Aspasie abordait la santé de façon beaucoup plus globale, en intégrant les questions d'environnement, de contexte social, de stigmatisation, de discrimination et d'enjeux juridiques. C'était une vision beaucoup plus large de la santé. J'appréciais aussi cette dimension de travail de terrain, au contact direct des personnes. J'ai eu l'occasion de passer plusieurs nuits dans les bus simplement pour observer.

Les enjeux au sein du comité

En tant que membre du comité, plusieurs thématiques revenaient régulièrement.

Il y avait notamment les situations de grande vulnérabilité de certaines populations, avec des suspicions de traite d'êtres humains. Je pense notamment aux personnes originaires de Roumanie ou de Hongrie, ainsi qu'aux questions liées aux interruptions de grossesse.

Boulevards occupait une place particulière lors des réunions du comité Aspasie / Boulevards. Les discussions portaient également sur les violences, les consommations de substances, l'accompagnement des personnes soupçonnées d'être victimes de traite, mais aussi sur les violences entre travailleuses et travailleurs du sexe. Ces situations avaient également un impact important sur les équipes qui intervenaient dans le bus.

Je me souviens aussi du projet de refonte des bus. Nous avons réfléchi à leur aménagement afin qu'ils soient plus accueillants et mieux adaptés aux besoins des personnes.

L'évolution de Boulevards

Ce qui me frappe aujourd'hui, en voyant l'équipe actuelle (en 2026), c'est l'évolution des conditions de travail. Par exemple, les intervenantes peuvent désormais rentrer en taxi après les tournées, aux frais d'Aspasie. Ce n'est pas seulement lié au travail de nuit, mais aussi à des questions de sécurité, notamment dans des situations où certaines personnes étaient surveillées par des « lover boys ».

Je garde en mémoire ces nuits d'hiver à Boulevards, autour d'un café ou d'un thé. Malgré un contexte parfois difficile, les bus étaient des lieux chaleureux, conviviaux et accueillants.

J'ai pu voir l'évolution du dispositif et je trouve très réjouissant que les bus existent toujours. L'attention portée à leur aménagement, à leur côté chaleureux et rassurant, s'est encore renforcée. J'ai vraiment l'impression qu'ils ont gagné en qualité.

Les activités se sont également diversifiées. À notre époque, ce n'était pas encore le cas. Aujourd'hui, il y a des dépistages, des partenaires extérieurs qui interviennent dans les bus, et de nombreuses nouvelles prestations. À l'époque, les équipes étaient peut-être un peu plus prudentes vis-à-vis de ce type de diversification. Je trouve très impressionnant de voir tout ce qui est désormais proposé dans un espace pourtant aussi particulier qu'un bus de terrain.

En quittant le comité

Je n'ai pas quitté le comité le cœur léger, parce que j'aimais énormément ce qui s'y faisait.

Je suis très heureuse d'avoir pu garder un lien avec Boulevards sous d'autres formes, notamment en revenant dans les bus pour animer des ateliers communautaires.

Je trouve que Boulevards remplit une très belle mission. C'est un projet qui continue d'avancer et d'évoluer, et je suis heureuse de voir où il en est aujourd'hui.

30 ANS BOULEVARDS

¿Qué recuerdo te ha marcado?

Para mí es un lugar muy peligroso. Solo fui una vez al Boulevards porque conocía el pequeño, el que venía a Paquis, y siempre me había intrigado conocer el grande.

Llevo muchos años trabajando en Paquis y sé que la situación aquí ya es complicada. Pero cuando fui allí me di cuenta de que era todavía más duro de lo que imaginaba. Recuerdo que pensé: madre mía, ¿cómo hacen las mujeres para trabajar aquí, en la calle o dentro de los coches? Me impresionó mucho pensar en los riesgos a los que están expuestas cada día.

No solo está el peligro de la violencia, sino también las condiciones en las que tienen que trabajar, la falta de higiene, el frío, la incertidumbre y el miedo con el que muchas veces deben convivir. Me hizo reflexionar sobre lo difícil que es esa realidad y sobre la fortaleza que hace falta para seguir adelante en esas circunstancias.

Desde ese día les tengo un respeto aún mayor. Muchas veces la gente juzga sin conocer lo que realmente viven estas mujeres. Yo, después de haber visto ese lugar, entendí un poco mejor la dureza de su día a día y la importancia de que no estén solas.

También pensé que allí el bus grande tiene una utilidad enorme, incluso más que en otros lugares. En un entorno tan peligroso, saber que el equipo está presente, que hay alguien dispuesto a escuchar, ayudar y ofrecer un espacio seguro, puede marcar una gran diferencia. Es un punto de referencia, de apoyo y de confianza para muchas mujeres.

Espero que, además del trabajo que hace el equipo, también exista solidaridad entre las propias chicas, que se cuiden unas a otras y que puedan avisarse cuando haya situaciones de peligro. En un lugar así, cualquier gesto de apoyo puede ser muy importante.

¿Qué opinas de la asociación Boulevards?

Para mí, Boulevards es una luz en la noche. Hacen un trabajo que muchas personas no ven, pero que es esencial. Están presentes donde más se les necesita, sin juzgar, escuchando, acompañando y ofreciendo ayuda a personas que muchas veces se sienten invisibles.

Su presencia transmite seguridad y esperanza. Saber que el bus está allí puede cambiar una noche para muchas mujeres. Por eso quiero darles las gracias por su compromiso, por su humanidad y por no abandonar nunca a quienes más lo necesitan. Ojalá puedan seguir haciendo este trabajo durante muchos años, porque realmente marcan la diferencia.

30 ANS BOULEVARDS

Je suis devenue infirmière en santé communautaire et j'ai découvert Boulevards pendant mes études d'infirmière. C'était au début ou à la fin de l'hiver, aux alentours de 1998, je crois. À cette époque, ma colocataire Béatrice également étudiante infirmière était remplaçante au bus Boulevards où travaillait sa sœur Caroline assistante sociale. Elle m'a dit que l'équipe, cherchait d'autres personnes pour faire des remplacements. C'est par son intermédiaire que j'ai pu participer à une soirée d'essai au boulevard Helvétique. Je me souviens très bien de cette première soirée. Elle m'a profondément marquée. Une femme toxicomane est montée dans le bus avec une photo de son fils. Elle pleurait beaucoup et racontait son histoire. Le responsable de l'époque était auprès d'elle, très attentif. Je me souviens avoir été très touchée par cette situation. Cette femme ne me connaissait pas et partageait quelque chose de très intime. Les professionnels présents l'écoutaient et l'accompagnaient.

Moi, je m'étais retirée à l'arrière du bus, un peu en retrait. À la fin de la soirée, l'équipe est venue me voir. Je leur ai expliqué que je n'étais pas très à l'aise et m'était sentie en trop. Ils m'ont expliqué que c'était tout à fait normal. Malgré cela, ils m'ont proposé de revenir ; cela avait été très apprécié que je me retire pour lui laisser son espace. Quelques mois plus tard, lorsque j'ai obtenu mon diplôme, Caroline partait en congé maternité et cherchait une remplaçante pour environ cinq mois. J'ai alors eu l'opportunité d'occuper ce poste. En réalité, le Bus Boulevards a été mon premier emploi comme infirmière. J'ai tout de suite adoré ce lieu de travail, notamment parce qu'il reposait sur une approche pluridisciplinaire. Nous étions des infirmières, des travailleurs sociaux et d'autres professionnels travaillant ensemble. J'aimais aussi beaucoup le fait d'être dans la rue, dans un bus, accessible. Cette proximité, cette présence sur le terrain et ce travail de lien correspondaient exactement à ce que je souhaitais apporter dans ma pratique professionnelle.

Avec le temps, j'ai accumulé énormément de souvenirs. Il y a des femmes que nous voyions régulièrement, parfois chaque semaine. Nous développions une relation de confiance. Et puis il y avait d'autres situations plus difficiles. Je me souviens de certaines femmes pour lesquelles je me faisais beaucoup de souci. Je me demandais parfois sincèrement si elles allaient survivre. Cela a été particulièrement marquant avec certaines personnes confrontées à de graves problèmes de santé psychique ou à des addictions importantes. Il y a eu des parcours très douloureux, et certaines personnes sont décédées. Ce sont des réalités qui m'ont profondément touchée. Je ne pourrais pas citer une seule situation qui m'a marquée davantage que les autres, parce qu'il y en a eu tellement. Ce sont plutôt toutes ces rencontres, toutes ces histoires de vie, qui m'ont laissé une empreinte. Pour moi, ce travail a aussi été une véritable découverte.

Comme beaucoup de jeunes professionnelles qui sortent des études, je suis arrivée avec certaines représentations et j'ai découvert une réalité que je ne connaissais pas. J'ai appris à mieux comprendre le quotidien des travailleuses du sexe, les difficultés auxquelles elles étaient confrontées, mais aussi les relations avec les clients, les enjeux sociaux, sanitaires et humains qui entourent cette activité. C'était une autre facette de Genève que je découvrais. Je trouvais cela extrêmement intéressant, parce que cela permettait d'aller à la rencontre d'une réalité souvent invisible, mais pourtant bien présente dans la ville.

30 ANS BOULEVARDS

Comment as-tu connu Boulevards ?
J'ai découvert Boulevards au début des années 2000, alors que j'étais étudiantex en études genre à l'Université de Genève. Dans le cadre de mon travail de Diplôme, j'ai voulu mener une recherche sur le travail du sexe. Pour cela, j'ai contacté Aspasie et Boulevards et proposé une collaboration. La thématique identifiée ensemble portait sur le discours des clients à propos de leurs motivations à fréquenter les TdS. Mon travail sur La prostitution de rue côté clients. Réflexions sur la construction sociale des masculinités a contribué à nourrir les réflexions sur les projets de prévention destinés spécifiquement aux clients, tel Don Juan, à l'époque en cours.
J'ai d'abord voulu privilégier une approche qualitative, mais je me suis rapidement rendu compte que les entretiens avec les clients étaient souvent marqués par des biais de tentatives de drague de leur part ou de discours les présentant comme des « sauveurs des TdS en détresse », limitant la portée des résultats. J'ai donc complété ma démarche par une enquête quantitative, administrée directement par les médiatrices.eurs de Boulevards. Cela m'a embarqué dans les bus de Boulevards, ce qui m'a permis d'observer le travail de proximité et mieux comprendre les réalités vécues par les TdS.
Par la suite, j'ai été engagée comme assistante à l'Université de Genève pour préparer une thèse en sociologie. C'est à cette époque que j'ai découvert Le Prisme de la prostitution de Gail Pheterson, un ouvrage qui a profondément nourri ma réflexion et influencé mon regard sur le TdS, peu importe le contexte de leur exercice.
En 2005, avec Milena Chimienti, nous avons contribué au développement d'un enseignement universitaire consacré au travail du sexe, au département de sociologie. Dans le cadre d'un atelier de recherche sur la sociologie de la prostitution au niveau du Master, en collaboration avec les étudiant.exs nous avons réalisé de nombreux entretiens qualitatifs. C'est également dans ce contexte qu'était réalisé par Laurence Favre une première version de son excellent documentaire Sur place et boulevard, qui donnait la parole aux principales personnes concernées dans les bus. Ce film peut être visionné ici : https://mediaserver.unige.ch/play/120300.

Connaissant ainsi la grande qualité et la nécessité de leurs activités, j'ai rejoint les comités de Boulevards et d'Aspasie en 2006 – jusqu'à 2025. A partir de 2008, j'ai également représenté Boulevards et Aspasie, à la table ronde cantonale intégrée dans le mécanisme de coopération dans le domaine de la lutte contre la traite des êtres humains. Là encore, fort de mes expériences, j'ai pu insister sur les réalités nuancées et complexes de l'exercice du travail du sexe – nécessitant des interventions de lutte contre la traite adaptée « sur mesure ».

Qu'est-ce que Boulevards t'a apporté ?
Boulevards m'a révélé toute l'importance de l'accueil bas seuil : être au plus près des réalités – littéralement sur le terrain, en s'adaptant aux horaires et disponibilités des TdS - permet de percevoir les évolutions d'un milieu avant qu'elles ne deviennent visibles ailleurs.
En parallèle, j'ai assuré ponctuellement des traductions en hongrois dans les bus et lors des visites d'Aspasie dans les salons afin de faciliter les échanges des médiateurices avec les TdS. J'ai poursuivi cet engagement jusqu'en 2015-2016.
À cette époque, les questions liées au proxénétisme suscitaient de nombreuses préoccupations, notamment en lien avec l'arrivée de nombreuses travailleuses du sexe hongroises qui exerçaient dans la rue. Ainsi, le fait qu'elles étaient majoritairement accompagnés par des « protecteurs » membres de leur famille (cousin, oncle, père…) et ne disposaient pas de leur téléphone sans qu'elles se sentent victimes de leur situation, alertait l'équipe sur la définition et l'identification complexe de la traite et de l'exploitation sexuelle. Boulevards était alors un véritable baromètre : ce qui s'y observait annonçait souvent des phénomènes qui se développaient ensuite à plus grande échelle, aussi avec d'autres populations par exemple de l'ancien bloc de l'Est.

Un souvenir marquant de Boulevards ?
Par rapport à ces évolutions citées, je garde en mémoire une scène, qui m'a marquée et qui m'a fait saisir (une fois de plus) la très grande diversité des publics de TdS qui fréquentent Boulevards. Un soir vers 2016, j'étais dans le bus lorsqu'un groupe soudé de travailleuses du sexe hongroises est monté. Je les ai salués et leur ai simplement demandé si je pouvais faire quelque chose pour elles. Une question qui nous paraît toute simple dans le milieu associatif suisse, mais qui les a laissées totalement déconcertées, voir méfiantes à mon égard.
Il s'agissait de jeunes Roms, arrivées de la campagne d'une région de Hongrie particulièrement marquée par la pauvreté et la ségrégation qui les stigmatise. À travers leurs réactions, j'ai pris conscience de l'immense fossé culturel qui nous séparait. Dans leur réalité, l'idée qu'une personne puisse proposer du soutien gratuitement, sans rien attendre en retour, n'existait tout simplement pas. Ce moment m'a rappelé combien il est essentiel de ne jamais considérer nos propres repères (dans mon cas de citadin non-racisé et universitaire) comme universels. Il a renforcé ma conviction que l'écoute, l'humilité et la compréhension interculturelle sont au cœur du travail de proximité – mais aussi que mon bénévolat touchait à ses limites car ce travail de qualité nécessitait aussi une professionnalisation de l'accueil au sein du bus. Ce qui donné lieu aux engagements de médiatrices maitrisant le hongrois, et dans un deuxième temps, le roumain.